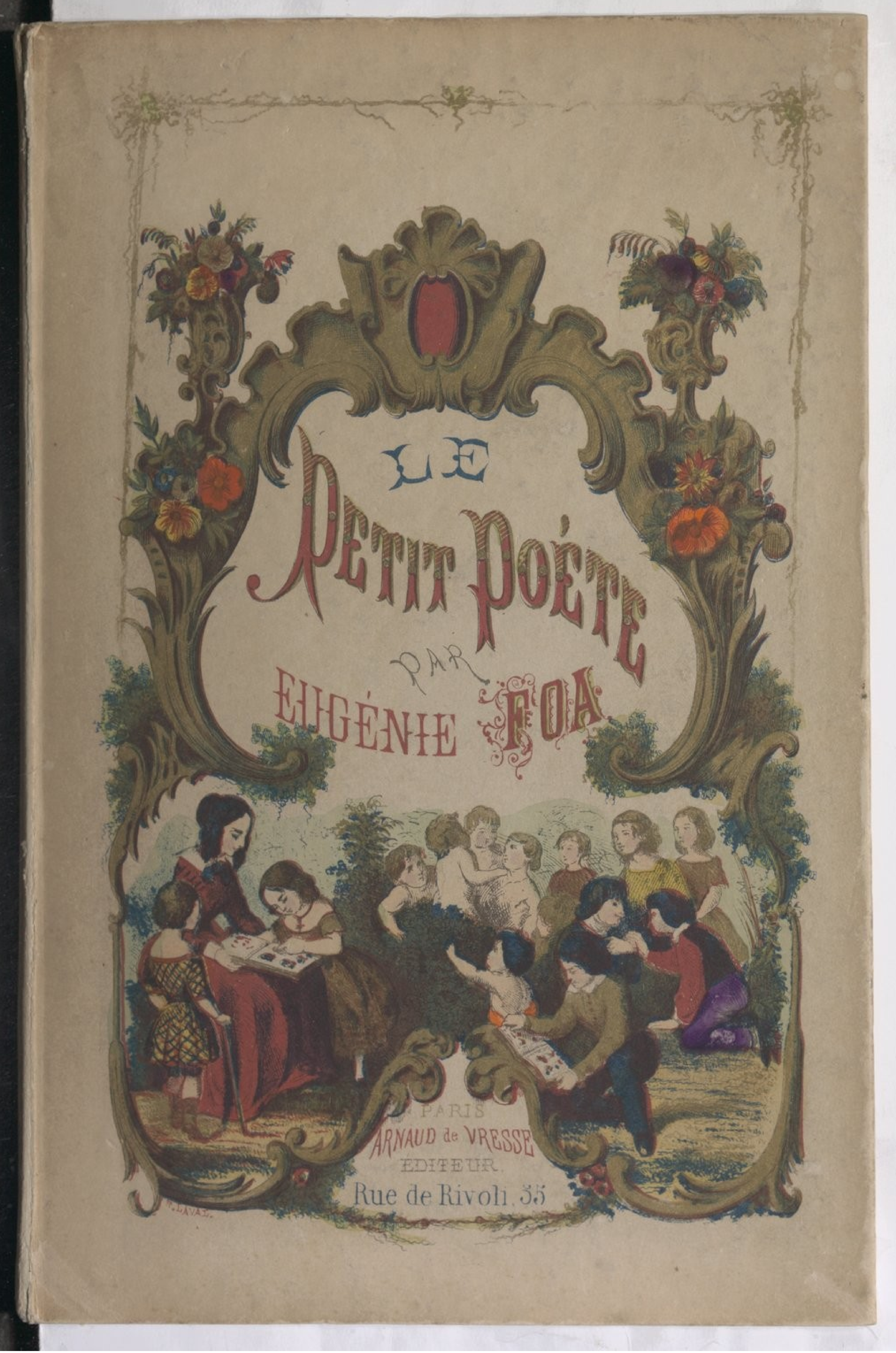
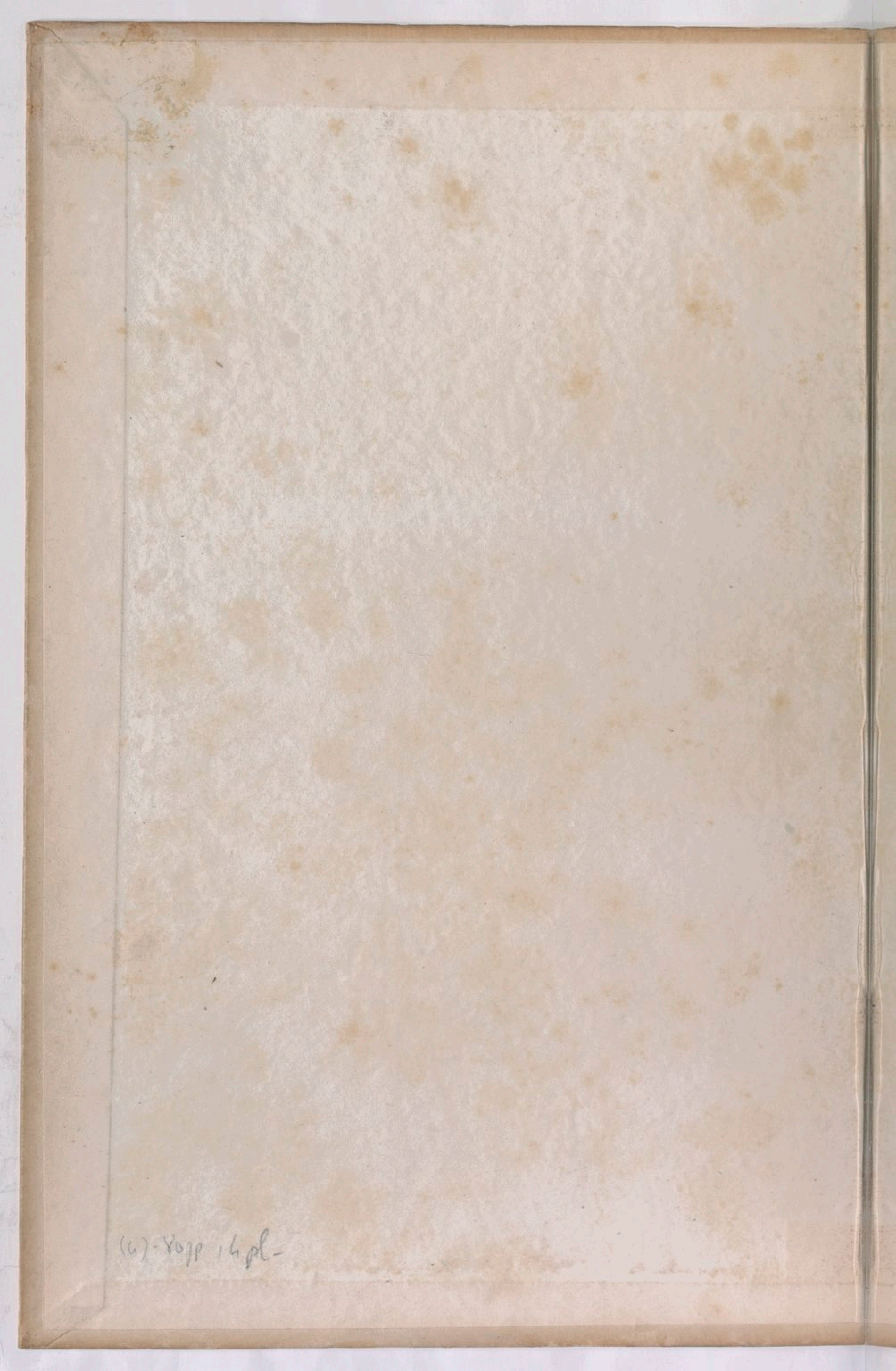


Le petit poète




LE
PETIT POÉTE
PAR
EUGÉNIE FOA
PARIS
ARNAUD de VRESSE
ÉDITEUR
Rue de Rivoli. 55



LE
PETIT POËTE



CLICHY.— Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LE
PETIT POËTE

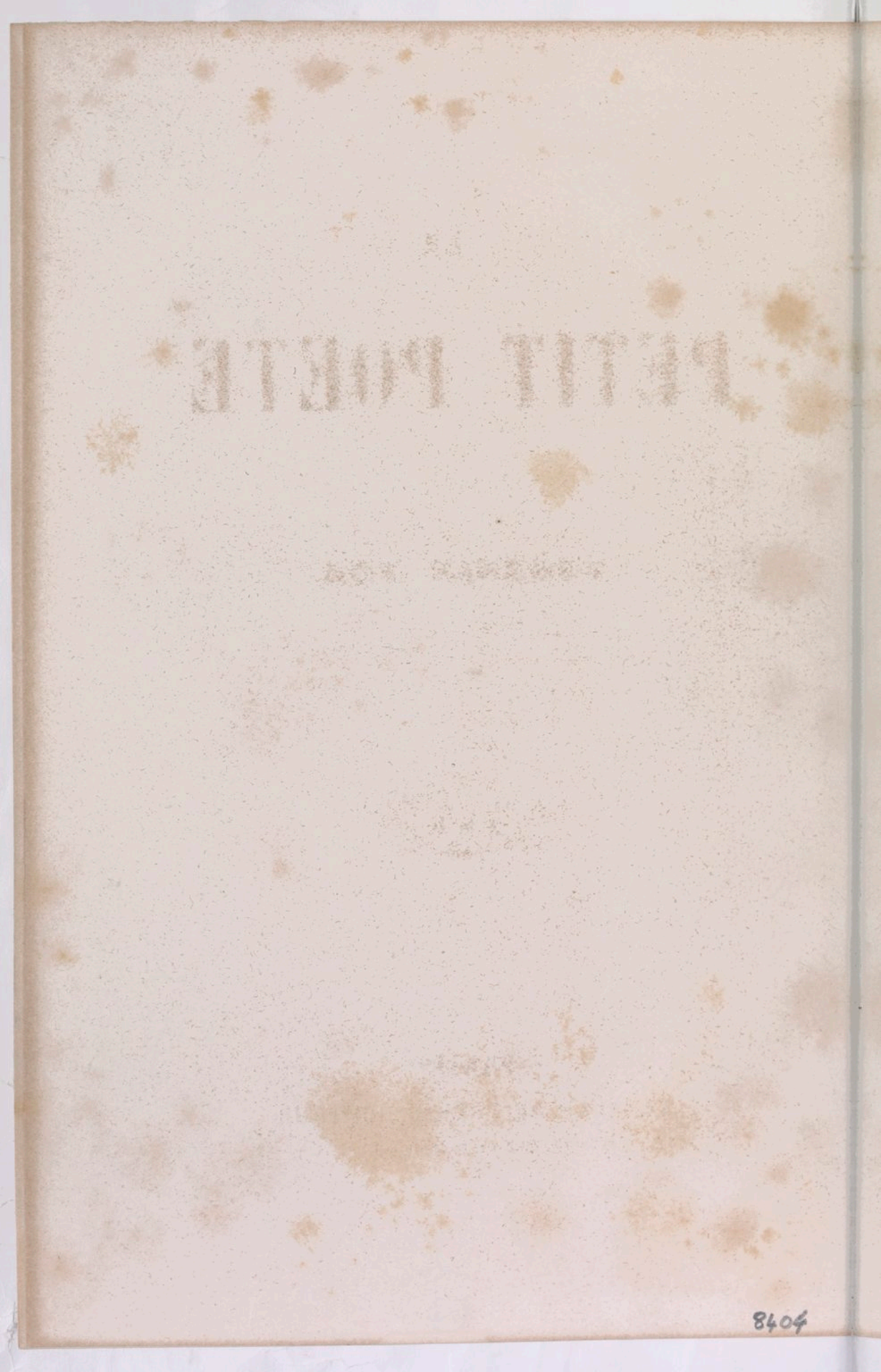
PAR

EUGÉNIE FOA



PARIS
ARNAULD DE VRESSE, ÉDITEUR
55, RUE DE RIVOLI, 55
[v 1860]







A de Vresse, édit. Quai des Gds Augustins, 7.   Lith. Laurent et Cie r. des Bernardins, 34, Paris.

Je vais te la dire pendant que tu donneras à manger à tes poules.



LE PETIT POÈTE



Deux heures de l'après-midi sonnaient à toutes les églises de Rome; au même instant, la cloche du Capitole donna le signal de la fête; on était au mardi précédant le Mardi-Gras de l'année 1708.

A ce moment-là, un homme de quarante-quatre ans environ, petit, maigre, le visage triste et empreint de cette mélancolie pensive que témoigne une pâleur studieuse, entrait dans la rue du Corso; mais, au premier pas qu'il fit dans cette rue, il s'arrêta étourdi, ébloui, incapable d'avancer.

Cette grande rue du Corso, si large, si droite, qu'on peut,

du palais de Venise qui la commence, apercevoir la place du Peuple qui la termine, se trouva tout d'un coup, et comme par enchantement, remplie d'une foule immense de masques de toutes les grandeurs, de tous les âges, de toutes les bigarrures; il y en avait en carrosse, il y en avait à pied, il y en avait à cheval; il en débouchait de toutes les rues adjacentes, il en surgissait à toutes les croisées des maisons; on en voyait poindre jusque sur les toits, puis des balcons qui ornent toutes les façades; on voyait descendre des tapis de toutes les couleurs qui, s'agrafant au balcon même et se trouvant ainsi suspendus, faisaient que maisons et habitants s'unissaient comme pour faire ensemble une longue mascarade.

Ce spectacle si singulier, même pour les Romains, qui y sont habitués, avait rendu immobile et muet l'homme que vous savez, et avait même fait perdre à ses traits cet air de langueur qui leur était habituel. Mais bientôt, soit à cause de son costume sérieux et qui ne ressemblait en rien à ceux bariolés de ses voisins, soit à cause de l'absence de tout masque sur son visage, il devint le but des attaques de toute cette joyeuse population; c'étaient des bouquets que lui jetaient les femmes en passant, c'étaient des bonbons et des oranges qu'on faisait pleuvoir sur lui du haut des voitures, c'étaient des nuages de farine qui lui entraient dans les yeux, dans la bouche, et le rendaient semblable à un meunier dans l'exercice de ses fonctions.

Étourdi par tout ce brouhaha, notre étranger ne savait où se fourrer pour échapper à ce déluge d'objets de toutes sortes qui l'assaillissaient, lorsqu'il se sentit pris entre deux jambes de bois; il leva la tête et aperçut, juché sur deux longs bâtons, un grand paillasse dont le large pantalon blanc, retombant jusqu'à terre, lui donnait l'apparence d'un géant. Puis, du

haut de ce colosse, une voix partit qui, dans des accents modulés et pleins d'harmonie, se mit à lui chanter.

Salut au seigneur Gravina
Jean Vincent,
Célèbre jurisconsulte de Roggiano,
Petite ville de la Calabre ultérieure
Peu éloignée de Cosenza,
Salut, salut à l'auteur
De la tragédia di Cristo.

Étonné, non de s'entendre nommer, car il était assez connu à Rome, mais de cette voix enfantine et mélodieuse qui sortait d'un si grand corps, il leva les yeux et chercha à démêler, soit dans sa tournure, soit dans les traits de celui qui l'interpellait d'une façon si étrange et en même temps si suave, quelque indice qui pût le lui faire reconnaître; mais impossible de rien distinguer dans cette longue personne; on ne savait où commençait le corps ni où il finissait; et, quant au visage, cette tête qui riait, qui chantait, qui se remuait si grotesquement, était tellement barbouillée de farine qu'on ne pouvait distinguer même la couleur des cheveux.

Force fut donc au seigneur Gravina de poursuivre sa route en cherchant à se frayer un passage au milieu de cette cohue si compacte, si serrée, si bruyante, si animée.

Toutefois, et avec beaucoup de peine, il atteignit une maison au bas de laquelle était située une boutique de barbier; il se réfugia dans la boutique.

— Vite, signor Gavarino, dit-il en se laissant tomber sur une chaise, vite, lavez-moi, peignez-moi, rasez-moi; je suis moulu, aveuglé, assourdi.

— Per Bacco! signor Gravina, répondit le barbier se mettant en besogne, il fallait le carnaval pour desserrer les dents

de votre seigneurie ! Depuis tantôt huit ans que vous êtes l'hôte de notre propriétaire, le seigneur Paolo Coardo de Turin, que j'ai l'honneur de barbifier, ainsi que vous, je ne vous en ai jamais entendu dire autant.

Gravina sourit sans répondre ; enhardi par ce sourire, Gavarino reprit : — Avez-vous été reconnu dans la foule, signor?

— Seulement par un paillasse... la voix la plus délicieuse ; j'en ai encore le timbre enchanteur dans l'oreille.

— Un petit paillasse ? demanda le barbier.

— Un grand, presque un géant.

— Je n'y suis plus ; s'il avait été petit, j'aurais su qui c'était ; il n'y a pas deux voix comme celle-là dans Rome, monseigneur.

— Comme laquelle ? demanda Gravina.

— Celle du petit Pierre-Bonaventure Trapassi ; imaginez-vous, signor, un enfant de dix ans, un enfant du peuple, quoi ! qui ne sait lire que dans un livre, *la Jérusalem délivrée*, et qui improvise des vers qui laissent bien loin derrière eux, per Bacco ! les vers de Torquato Tasse de Sorrente, et ceux de Bernardo Tasse, son père... Vous haussez les épaules, signor, et parce que je suis un barbier vous pensez que je ne peux pas bien juger des vers... mais, per Bacco ! on a beau manier le rasoir, la lancette, une houppe à poudre, cela n'ôte pas l'oreille et l'âme, et c'est ce qu'il faut pour juger des vers...

— Et où l'entend-on, ce petit phénomène ? demanda Gravina, dont la toilette était faite et qui se dirigeait vers une porte de la boutique qui donnait sur une cour intérieure de la maison où il demeurait.

— Tous les soirs, au Champ de Mars, répondit le barbier.

A cinq heures, la cloche du Capitole s'étant de nouveau fait entendre, les voitures qui encombraient les rues furent

averties de se retirer, et la rue du Corso se trouva libre; Gravina se décida à sortir une seconde fois pour aller faire sa promenade habituelle sur les bords du Tibre. D'ordinaire il choisissait les côtés les plus sauvages et les plus éloignés du bruit de la ville ; c'était ordinairement une petite plaine sablonneuse, couchée paresseusement entre des rochers verdoyants, et sur le sable de laquelle venaient mourir les vagues jaunes et molles du Tibre.

Assis sur une roche qui dominait la plaine, Gravina fut bientôt distrait de ses pensées rêveuses par une voix ravissante qui chantait des paroles inconnues sur un rhythme des plus originaux ; c'était la voix du grand paillasse du matin. Le jurisconsulte le chercha des yeux, mais il ne vit que deux vaches qui s'ébattaient sur le sable, et un peu plus loin trois enfants qui jouaient.

L'aîné de ces enfants, qui pouvait avoir dix ans, et dont la figure ouverte et riante marquait l'insouciance la plus absolue, était à genoux ; il portait à cheval sur son dos une petite fille de deux ans, tenue à la lisière par une autre jeune fille plus grande et du même âge à peu près que le petit garçon. Machinalement, Gravina cessa de chercher son grand paillasse pour s'occuper de ce groupe charmant, duquel partaient de temps à autre des éclats de rire d'une gaieté franche et pure, des cris d'une joie sauvage et libre.

Mais bientôt ces cris cessèrent, et les chants se firent entendre de nouveau : le grand paillasse était donc aussi par là caché quelque part. Gravina s'éloigna des enfants pour se remettre à la poursuite du propriétaire de cette voix, si séduisante qu'elle remuait son âme et l'agitait des plus douces émotions; mais en s'éloignant des enfants il s'éloignait aussi de la voix; quand il les eut perdus de vue, il n'entendit plus rien.

Gravina rentra chez Paolo Coardo de Turin pour y prendre le repas du soir; puis après souper il s'achemina avec son hôte vers le Champ de Mars pour y jouir de l'effet d'une mascarade aux flambeaux, spectacle donné par les plus riches habitants de Rome. En avançant sur le Champ de Mars, ils furent tous les deux salués par le barbier Gavarino.

— Si leurs seigneuries veulent juger si j'ai raison, dit cet homme en s'inclinant devant ses deux pratiques, le petit Trapassi est là.

Et le barbier désigna du doigt un groupe assez nombreux.

— Êtes-vous curieux d'entendre ce prodige? demanda Paolo Coardo à Gravina.

— Mais oui, dit celui-ci; la voix humaine harmonieusement modulée a un charme pour moi dont je ne peux me défendre, répondit le jurisconsulte.

— Eh bien! avançons, lui dit son hôte.

Et ils avancèrent.

Un silence religieux semblait planer sur toutes ces personnes agglomérées dans ce coin assez écarté du Champ de Mars, tandis qu'un peu plus loin tout était bruit et mouvement.

— Chut! dirent quelques personnes de ce groupe silencieux aux deux étrangers qui causaient en cherchant à se faufiler parmi elles.

— Chut!... écoutez... il va commencer.

Et comme tous les regards se portaient vers un point du centre, Gravina chercha ce point et ne put retenir une exclamation de surprise.

A la clarté d'une de ces belles nuits étoilées et claires de l'Italie, le Calabrais vit un enfant couché par terre; en le regardant bien, il crut reconnaître l'enfant de la plaine des bords du Tibre, celui qui faisait le cheval, bien que l'expression de

ce jeune et beau visage fût tout à fait changée. Ce n'était plus cette figure animée et insouciante du matin, ces beaux yeux noirs brillant du feu d'une gaieté folle. C'était une expression triste et rêveuse, une pose élégamment paresseuse, une nonchalance aristocratique répandue sur ce jeune enfant, et qui contrastait avec la misère attestée par ses vêtements délabrés.

Au milieu de toutes ces observations, l'enfant ouvrit la bouche et chanta... C'était encore la voix ravissante du grand paillasse. Ainsi plus de doute, le grand paillasse, le vacher de la plaine, le petit chanteur du Champ de Mars, ce n'est plus qu'une seule et même personne. Et cependant quelle variété dans le chant! Dans la rue du Corso, c'étaient des paroles carnavalesques sur un air qui sentait la folie; dans la plaine du bord du Tibre, c'était une de ces mélodies naïves et gracieuses comme doivent en chanter les anges au ciel; ici, c'était une mesure large, lente, sévère, et à chaque note les paroles étaient appropriées; il était constant que l'auteur de l'air était l'auteur des paroles; et tout ce talent réuni dans une petite créature de dix ans! Quand il eut cessé de chanter, Gravina fendit la foule et s'élança vers lui.

— Tiens, lui dit-il, voilà pour le plaisir que tu viens de me causer!

Et le jurisconsulte mit une pièce d'or dans la main de l'enfant; celui-ci se releva d'un seul bond.

— Une aumône, à moi! dit-il, l'œil et le geste animés.

Et remettant l'or dans la main qui venait de le lui donner:

— Laissez-moi passer, signor Gravina, ajouta-t-il, essayant effectivement de passer outre.

— Tu me connais donc? lui dit le jurisconsulte le retenant au passage.

— Oui, dit fièrement l'enfant, ma mère, qui est veuve et

pauvre, habite la cave de l'hôtel où vous demeurez; laissez-moi passer, vous dis-je.

— Passer, passer... répéta Gravina en riant, c'est ce que je ne veux pas; tu as du talent et de la fierté, je t'aime, enfant; tu n'as plus de père, je serai ton père... tu n'as pas de fortune, je te donnerai la mienne!... Et quant à cette parole si superbe dans ta bouche, laissez-moi *passer*, j'en ferai ton nom, Métastase (1).

(1) *Métastase*, en grec, signifie *passer*, ce fut un des plus grands poëtes de l'Italie.

EUGÉNIE FOA.



A. de Vresse édit. Quai des Gds Augustins, 7.

Lith. Laurant et Cie r. des Bernardins, 34 Paris.

Attends donc, Jacques, vois comme il est essouflé...



LE CHIEN DE LORD BYRON



Tout ce qui se rattache à la vie des hommes illustres a droit à notre intérêt. Vous avez tous sans doute entendu prononcer le nom de Georges Byron, cet illustre poëte dont les écrits ont exercé une si grande influence sur la littérature de notre temps, et qui, par le rôle glorieux qu'il a joué dans les affaires de la Grèce lors de l'héroïque insurrection des descendants de Thémistocle et de Périclès, s'est trouvé mêlé à quelques-uns des principaux événements de l'histoire contemporaine. Il s'agit en cette circonstance d'une catastrophe qui, dans son enfance, faillit lui coûter la vie. Cette historiette est de la plus grande authenticité.

L'enfance de Byron se passa au milieu des montagnes de

l'Écosse. Il avait déjà ce caractère audacieux et entreprenant dont sont empreintes toutes les phases de sa trop courte existence. Malgré son infirmité (il était boiteux de naissance), il ne passait pas un seul jour sans parcourir en tous sens les rochers de l'agreste Calédonie. Pour l'accompagner dans ses excursions journalières, Georges s'était fait un ami fidèle : c'était un dogue magnifique et d'une force extraordinaire. Entre l'enfant et l'animal s'était établie une étroite intimité. A Ralph, Byron avait fait construire, sous de frais ombrages, une niche commode et solide où le chien n'avait à redouter ni le froid glacial de ces contrées, ni les ardeurs du soleil lorsqu'il brillait au zénith. A Ralph, c'était Byron qui, tous les matins, allait porter sa ration journalière. Aussi, lorsque la main du jeune enfant glissait caressante le long des poils du fier animal, entendait-on aussitôt ce dernier pousser un doux grognement qui indiquait le plaisir.

Furieux, terrible à l'approche d'un étranger, il se couchait la tête entre les pattes, ou bien encore faisait mille contorsions, mille gestes, pour exprimer son bonheur à l'aspect de son protégé. Malheur à qui aurait voulu toucher à un cheveu de la tête de Georges en présence de Ralph : plus prompt, plus terrible que la foudre, ce dernier se fût précipité sur l'agresseur, et, sans que rien eût pu l'en empêcher, pas même la voix de son ami, il l'aurait étranglé.

Un jour, le soleil dorait à peine la cime des montagnes, promenade ordinaire du chantre futur de Child-Harold, Byron, suivi de Ralph, partit et s'enfonça dans les défilés pittoresques qui conduisent à Javercanld; il avait pris pour but de sa course cette chute d'eau que l'on appelle *the Linn of dee;* il voulait aller contempler cette pluie brillante de cristal suspendue dans l'air. Pour y parvenir, il fallait gravir un tertre fort escarpé.

Déjà l'enfant en avait presque atteint le sommet, lorsque l'horizon fut tout à coup obscurci par l'un de ces impénétrables brouillards qui descendent fréquemment avec tant de rapidité sur les hauteurs, que dans l'espace de quelques minutes ils changent les jours en nuits. Perdu au milieu de l'obscurité, Georges voulut néanmoins avancer encore; mais une touffe de bruyères lui enlace le pied, il perd l'équilibre, il tombe en poussant un cri. Aussitôt Ralph se précipita vers lui. Lorsque le brouillard fut dissipé, tous les deux avaient disparu.

D'abord la mère de Byron, ne le voyant pas revenir, ne s'inquiéta pas beaucoup de son absence; plusieurs fois il lui était arrivé de rester une partie de la journée sans reparaître à Aberdeen; mais, lorsque les dernières lueurs du jour eurent annoncé la venue prochaine de la nuit, la sécurité fit place à l'inquiétude. Cette inquiétude se changea bientôt en de mortelles alarmes lorsque, les ténèbres étant devenues de plus en plus épaisses, nul indice de Georges ne se manifesta. Déjà depuis longtemps tous les habitants d'Aberdeen s'étaient mis à sa recherche. Leur front soucieux, à leur retour, témoignait assez que leurs efforts pour le découvrir avaient été infructueux. Éperdue, éplorée, lady Byron se livrait au plus effroyable désespoir; elle voulut elle-même, avec la nourrice de Georges qui l'avait tant de fois bercé au récit des sombres ballades du pays, la bonne May Gray, parcourir à la lueur des flambeaux les lieux qu'affectionnait l'enfant. Elle n'entendit, au milieu du silence de la nuit, que le sifflement du vent qui gémissait à travers les bruyères, que le bruit des cataractes dont ces montagnes abondent. Il lui fallut renoncer à ces recherches qu'il eût été aussi dangereux qu'inutile de continuer à cette heure. Elle passa le reste de la nuit en prières, invoquant le ciel pour le salut de son fils bien-aimé.

Ralph, non plus, n'était pas reparu.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, le voyageur qui se serait arrêté pour réclamer l'hospitalité à Aberdeen aurait en vain demandé ses hôtes ordinaires, il n'y aurait rencontré qu'un jeune pâtre chargé de veiller sur l'habitation; mais il aurait pu entendre les échos de la montagne retentir du nom sans cesse répété de Georges Byron. Tout à coup, tandis que le pâtre se tenait debout sur le seuil de la demeure solitaire, il aperçut Ralph qui accourait haletant; il s'élança au-devant de lui; mais le chien, sans s'arrêter, se précipita dans l'intérieur de la maison; il paraissait exténué. Toutefois, à peine eut-il reçu un morceau de pain, que sans l'entamer il le saisit dans sa gueule et s'enfuit à toutes jambes sans répondre aux appels réitérés du pâtre.

Après s'être inutilement fatigués à parcourir ces montagnes, milady et tous ceux qui l'avaient accompagnée regagnèrent Aberdeen pour prendre quelque repos. Le désespoir de la pauvre mère était effrayant; elle voulait mourir. Cependant, une lueur d'espérance traversa son esprit en proie aux plus poignantes angoisses, lorsqu'elle apprit du jeune berger l'apparition de Ralph et son départ subit.

Elle voulait de nouveau recommencer immédiatement ses recherches, mais la force lui manqua, et succombant à ses émotions, elle tomba dans un long évanouissement. Elle n'en fut tirée que par les aboiements de Ralph qui était là bondissant devant elle, et qui semblait demander encore sa pitance; elle donna l'ordre de lui apporter un morceau de pain qu'elle présenta elle-même à l'intelligent animal en observant tous ses mouvements. A peine s'en était-il saisi, qu'ainsi qu'il l'avait fait le matin, il partit comme un trait. Frappées de cette singularité, lady Byron et la nourrice s'élancèrent sur ses traces.

Cette fois, à l'appel de sa maîtresse, le chien suspendit sa course; il se mit à japper au-devant d'elle d'un air joyeux, et en la regardant comme pour l'inviter à le suivre. Tout à coup la bonne May Gray aperçut un papier attaché à l'une des pointes de son collier; elle le prit et le remit à lady Byron, qui faillit expirer de bonheur en lisant ces mots tracés au crayon de la main de son fils sur un feuillet détaché de son portefeuille :

« Ma bonne mère, rassurez-vous, je vis encore. Hier, j'ai été « surpris par un épais brouillard. Je voulus néanmoins conti- « nuer ma route ; mais, je ne sais comment cela se fit, je tom- « bai les pieds embarrassés dans les bruyères, et je roulai dans « un précipice. J'allais sans doute me briser la tête contre les « pierres qui en garnissent le fond, quand je me sentis saisi par « le pan de mon habit ; c'était Ralph qui était accouru et me re- « tenait ainsi suspendu sur l'abîme. J'étendis les bras et je ren- « contrai quelques ronces ; je m'y cramponnai ; mais jugez de « mon effroi lorsque, le brouillard une fois dissipé, je me vis « ainsi accroché au-dessus d'un gouffre dont mon œil pouvait à « peine mesurer la profondeur. Je voulus essayer de remonter, « mais ce fut en vain ; je pris alors le parti de descendre jus- « qu'au fond. J'ai passé une nuit horrible, car je pensais à « vous, ma mère, aux inquiétudes dans lesquelles ma dispari- « tion allait vous plonger. J'avais bien froid, mais Ralph, en « s'étendant sur moi, me réchauffa. Ce matin, une faim cruelle « me dévorait. Tout à coup, Ralph, qui grimpe beaucoup « mieux que moi, me quitta. Je me crus abandonné et je pleurai « amèrement ; mais, au bout d'une heure à peu près, je fus « complétement rassuré à cet égard en le voyant reparaître. Il « tenait dans sa gueule un morceau de pain qu'il déposa à mes « pieds. J'en fis deux parts : j'en pris une et lui donnai l'autre. « Si je ne me trompe pas, il doit être à peu près l'heure du

« dîner ; Ralph s'agite, je présume qu'il va partir. Je crois que « c'est à Aberdeen qu'il va chercher sa pitance. Je vous écris à « la hâte ces deux mots que je fais tenir comme je peux à son « collier. Si ce message vous parvient, suivez Ralph ; sans « doute il vous conduira près du lieu où je suis prisonnier.

« Votre fils qui meurt du regret de vous avoir quittée et du « chagrin que bien involontairement il vous cause.

« GEORGES BYRON. »

— Mon Georges! mon Georges vit! s'écria madame Byron après avoir lu ce billet qu'elle arrosait de ses larmes, qu'elle couvrait de ses baisers. Accourez tous, mes amis! Venez, chaque instant doit être pour lui un siècle d'angoisses?

Et, tout en suivant Ralph qui marchait la tête haute et à pas mesurés, elle leur fit le récit de l'accident qui avait failli la priver de son enfant.

Au bout d'une demi-heure environ, Ralph s'arrêta près d'une cataracte dont les bords réunis presque entièrement à leurs extrémités, mais séparés par une profondeur immense, présentaient aux regards effrayés un aspect capable d'inspirer aux plus hardis un invincible effroi. Le chien descendit sans hésiter dans ce précipice en aboyant. Lady Byron voulut s'élancer après lui, sans faire attention qu'elle courait à un trépas inévitable ; mais on la retint.

Alors elle se mit à appeler d'une voix déchirante son fils, son bien-aimé Georges. Frappé de ces accents, ce dernier répondit en désignant l'endroit où il se trouvait. Il ne restait plus qu'à aviser aux moyens de le tirer du gouffre.

— Je m'en charge, dit alors un montagnard, pourvu qu'on me laisse faire et qu'on exécute en tout point mes prescriptions.

On devine qu'aucune voix ne s'éleva contre cette exigence.

— Qu'on aille au château chercher toutes les cordes les plus grosses et les plus longues que l'on pourra trouver; pendant ce temps, je tâcherai de me faire entendre de M. Georges et de lui donner les instructions nécessaires.

Deux hommes se détachèrent aussitôt de la troupe et coururent chercher ce qu'il demandait.

Alors le montagnard s'approcha du bord de l'abîme, et, se couchant à plat ventre, il se pencha du côté d'où la voix de l'enfant lui avait semblé venir. Il ne s'était pas trompé. Georges l'entendit et put recueillir toutes les paroles qu'il lui adressa. Une heure, un siècle, plutôt, s'écoula dans l'attente de ceux qui étaient partis pour aller chercher les cordes. Enfin, ils arrivèrent. Il fallait attacher ces cordes les unes au bout des autres, faire des nœuds d'espace en espace; ces préparatifs achevés, le montagnard remit aux mains de ses robustes compagnons l'une des extrémités de la corde; à l'autre bout, il attacha une pierre assez pesante, et il commença à laisser glisser le câble dans l'espoir qu'il parviendrait ainsi jusqu'au fond.

La voix de Byron se fit entendre.

— Je tiens la corde! cria-t-il; je vais monter.

Lady Byron pressait de ses genoux la terre, invoquant la divine assistance; tous attendaient dans un silence religieux, quand la tête de l'enfant parut au bord du précipice; en ce moment, un vertige le prit, c'en était fait de lui; mais une main toute-puissante le sauva. C'était celle de sa mère, qui, à la vue de son fils, s'était élancée pour le saisir dans ses bras, et qui, au risque d'être précipitée avec lui, l'avait retenu.

Quand Georges recouvra ses sens, il était sur le sein de sa mère, et son fidèle compagnon, le brave, l'intelligent Ralph, lui léchait les mains.

Devenu lord et pair d'Angleterre, et, qui plus est que tout cela, grand poëte, il est une société que Georges Byron ne négligea jamais, ce fut celle de son chien. Quand Ralph mourut, le grand homme versa des larmes. En butte aux coups de la haine et de l'envie, il venait de perdre un ami qui, lui du moins, ne l'avait jamais trahi, et qui jadis l'avait sauvé.

Ortaire FOURNIER.



LES PAQUES VÉRONAISES

(1797.)



Vainqueur sur tous les points en Italie, Bonaparte avait enfin signé à Léoben les préliminaires de paix avec l'Autriche. L'agitation continuait néanmoins dans les États vénitiens.

Les bruits les plus faux étaient répandus sur le sort de l'armée française. C'était surtout à Vérone que régnait la plus grande fermentation, entretenue par les intrigues du gouvernement de Venise. Les montagnards s'étaient levés en armes et, au nombre de

plus de vingt mille, inondaient la campagne. La populace, furieuse et excitée par les prédications de moines fanatiques, proférait contre les Français les plus horribles menaces. Il était évident qu'une prochaine et terrible catastrophe se préparait. Parmi les meneurs les plus ardents, il en était un surtout dont l'activité n'avait point de bornes; sa maison était devenue le rendez-vous des agitateurs. Riche, jouissant avant la conquête d'un immense crédit auprès de ses compatriotes, il détestait la domination étrangère et les principes nouveaux que proclamaient les vainqueurs. C'était Andrea Viscentini.

Se mêlant à tous les groupes, semant l'or, prêchant la révolte, attisant la fureur des Véronais, il était parvenu à pousser l'exaltation jusqu'à son comble. Le moment de l'explosion était arrêté.

Le 28 germinal (17 avril), jour de la seconde fête de Pâques, des bandes de paysans entrèrent dans la ville en criant : « Mort aux Français! » Un faux manifeste du podestat de Vérone, des placards séditieux furent accolés à toutes les murailles; toute la population courut bientôt aux armes. Les principaux chefs se réunirent chez Viscentini, et là il fut convenu d'un signal. Un coup de sifflet parti d'une de ses fenêtres devait annoncer le commencement du massacre.

Cependant, inquiet des préparatifs qu'il voyait faire, des intentions hostiles qui se manifestaient parmi les habitants, le général Balland, qui commandait la garnison, avait fait retirer ses troupes dans les forts, ne laissant que des détachements aux portes, et signifiant qu'au premier acte de violence il foudroierait la ville. Cette menace n'intimida pas les Véronais. Vers le milieu du jour, un coup de sifflet partit de la maison de Viscentini. On se précipita sur les Français. Des bandes d'assassins fondirent, armées de poignards et d'escopettes, sur

les détachements laissés à la garde des portes, et massacrèrent ceux qui n'eurent pas le temps de rejoindre les forts. Les hôpitaux ne furent pas même respectés; les misérables ne craignirent pas de se souiller du sang des malades. C'était un spectacle affreux que de voir les cadavres de ceux qu'ils avaient égorgés précipités dans l'Adige et flottant au loin sur ses ondes rougies.

Ces massacres ont reçu le nom de Pâques Véronaises.

Viscentini s'était mis à la tête de ces hordes furieuses; il les animait de la voix et de l'exemple; il semblait qu'un vertige s'était emparé de lui. En vain sa femme, en vain sa fille âgée de douze ans, sa Giulia, qu'il aimait tendrement, l'avaient supplié de ne point prendre part à la vengeance; en vain la signora Viscentini lui avait-elle représenté tout ce que ces meurtres avaient d'odieux et l'éclatante réparation que tôt ou tard exigerait le général Bonaparte. Sourd à toutes les prières, le vindicatif Italien s'était élancé l'épée à la main au milieu des révoltés et poursuivait l'œuvre de destruction, tandis que, tremblantes, éperdues, sa femme et sa fille, à genoux, priaient Dieu d'écarter de sa tête le châtiment que sa colère ne pouvait manquer d'infliger aux auteurs de ces horribles exécutions. Tout à coup des cris affreux, un cliquetis d'armes se firent entendre; un officier français, couvert de sang, les habits en désordre se précipita dans l'appartement où elles se tenaient renfermées.

— Ma vie est entre vos mains, s'écria-t-il, je suis poursuivi, sauvez-moi!

Au même instant retentit un bruit de pas qui annonçait l'arrivée des assassins. La signora Viscentini ne balança pas. Elle ouvrit la porte de son oratoire, y fit cacher l'officier, et attendit avec calme et sang-froid les insurgés.

A sa vue, ils s'arrêtèrent et se découvrirent avec respect : c'était l'épouse d'un de leurs chefs.

— Signora, lui dirent-ils, un de ces damnés Français s'est réfugié dans votre hôtel ; ne l'avez-vous pas vu ?

Il est des circonstances où le mensonge est une vertu ; la pieuse Italienne n'hésita pas.

— Non, répondit-elle, personne n'est entré ici. Cherchez dans tout le reste de l'hôtel, mais il est plus que probable qu'il aura pris la route du jardin ; courez vite, si vous ne voulez pas qu'il vous échappe.

A ces mots, les montagnards se retirèrent et se précipitèrent à la poursuite du prétendu fugitif, en se dirigeant en toute hâte vers l'endroit désigné. Quelque temps après, ils disparurent, et l'hôtel ne retentit plus de leurs vociférations. L'officier sortit de sa cachette.

— Signora, lui dit-il, je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu. Je ne doute pas que bientôt des renforts ne nous arrivent : alors les rôles seront changés ; les vaincus seront à leur tour vainqueurs. Si quelque danger vous menace, vous trouvererez en moi un défenseur qui vous doit la vie.

— Signor officier, répondit l'Italienne, vous n'êtes pas sauvé encore ; je tremble que mon mari n'arrive ; c'est un des principaux chefs de la révolte ; s'il vous rencontrait ici, vous seriez perdu. Il faut donc quitter l'hôtel et regagner l'un des forts où se sont renfermés vos compatriotes. Mais pour cela, il vous faut éviter d'être reconnu. Prenez donc ce déguisement, ce sont les habits d'un de nos domestiques ; vous passerez pour un des partisans de l'insurrection. Adieu, et que Dieu vous protége.

L'officier obéit et prit congé de la signora Viscentini, en lui

renouvelant ses protestations de reconnaissance et de dévouement.

Cependant le moment de la vengeance approchait pour les Français. Des courriers partis de tous côtés étaient allés prévenir le général Kilmaine. Balland ne discontinuait pas le feu des forts et couvrait la ville de boulets, menaçant de tout réduire en cendres. Les généraux Chabran, Lahoz, Victor et Baraguay-d'Hilliers s'avançaient à marches forcées. Bientôt on apprit qu'ils avaient culbuté les troupes vénitiennes, et Vérone se trouva entourée d'un cercle de fer qui à chaque instant se rétrécissait; c'en était fait de l'insurrection. Alors, les furieux qui avaient massacré les Français passèrent de la plus atroce violence au plus grand abattement. La ville dut se rendre sans condition. Quelques-uns des plus exaltés, et parmi eux Viscentini, avaient résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Retranchés dans un des quartiers de la ville, ils se battaient avec la rage que leur donnaient le désespoir et l'assurance de ne pouvoir obtenir leur pardon.

Dans ces conjonctures, la signora Viscentini courut avec sa fille se jeter au pied des autels pour implorer le Dieu de miséricorde, et lui demander le salut de leur père, de leur époux.

Un silence de mort régnait de toutes parts, toute résistance était éteinte; le dernier groupe d'insurgés avait été exterminé; ceux qui n'avaient pas succombé étaient tombés entre les mains des Français, et l'on savait qu'un exemple terrible devait être donné. Vérone ne retentissait donc plus des clameurs de sa populace furieuse; elle était devenue muette de terreur. Nul habitant n'osait montrer sa tête dans la crainte d'être signalé comme ayant pris part à la rébellion, et de la voir proscrite. Ainsi que l'avait dit l'officier français à la signora Viscentin , les rôles étaient changés.

Lorsque cette dernière et sa fille regagnèrent leur hôtel, elles n'y rencontrèrent point Andrea. On ne savait ce qu'il était devenu; un domestique lui dit seulement que son maître faisait partie de cette bande d'insurgés qui s'étaient défendus jusqu'au dernier moment. Plus de doute, Viscentini avait été tué ou fait prisonnier. La mère et la fille passèrent la nuit dans les larmes; toute espérance s'était enfuie de leur cœur; et pourtant, sans cesse l'oreille au guet, recueillant les moindres rumeurs, elles s'agitaient, elles s'élançaient, prêtes à recevoir dans leurs bras celui dont elles pleuraient l'absence, au moindre bruit venant du dehors. Mais ce fut en vain qu'elles attendirent son retour.

Le lendemain, au point du jour, le canon se fit entendre; ce n'était plus là le canon de la bataille; ses coups partaient à intervalles mesurés; c'était le signal d'une terrible cérémonie, d'une exécution militaire. Ils annonçaient qu'on allait fusiller quelques-uns des chefs connus de la révolte pris les armes à la main. D'affreux pressentiments vinrent assiéger la signora Viscentini. Son mari était-il au nombre des victimes désignés par le général Kilmaine? La rumeur publique l'annonçait.

— Ma mère, s'écria Giulia, il faut sauver mon père!

— Sauver ton père, mon enfant! hélas! c'est impossible! quelle pitié veux-tu espérer d'un vainqueur justement irrité?

— Ma mère, reprit Giulia avec une nouvelle énergie, courons au lieu de l'exécution! mon père va mourir, il faut le sauver.

A ces mots, l'enfant s'élance hors de l'appartement; sa mère, éperdue, la suit, priant Dieu de venir en aide à sa sublime résolution. Déjà plusieurs prisonniers étaient tombés sous le plomb vengeur; on entendait à de courts intervalles une

soudaine explosion ; les tambours faisaient entendre un roulement lugubre ; puis un silence solennel succédait à ce bruit d'une effrayante monotonie.

— Mon Dieu, mon Dieu ! disait Giulia respirant à peine, faites que nous n'arrivions pas trop tard !

Tout à coup elle s'arrêta ; une haie de soldats, mornes, sévères, l'arme au bras, forme un cordon qu'il est impossible de franchir ; comment, si elle aperçoit son père, pourra-t-elle parvenir jusqu'à lui ? D'un regard avide et plein d'anxiété, elle cherche à distinguer le visage des malheureux que la mort va frapper ; mais la distance l'en empêche. Cependant un peloton de vingt-cinq hommes s'avance ; on charge les armes, l'un des captifs est amené : c'est Viscentini. Sa fille l'a reconnu ; elle pousse un cri déchirant, et, se précipitant à travers les soldats qui cherchent en vain à la repousser, mais qui ne veulent pas néanmoins frapper une faible enfant, plus prompte que l'éclair, elle vole dans les bras de son père en s'écriant :

— Vous ne le tuerez pas, ou vous me tuerez avec lui !

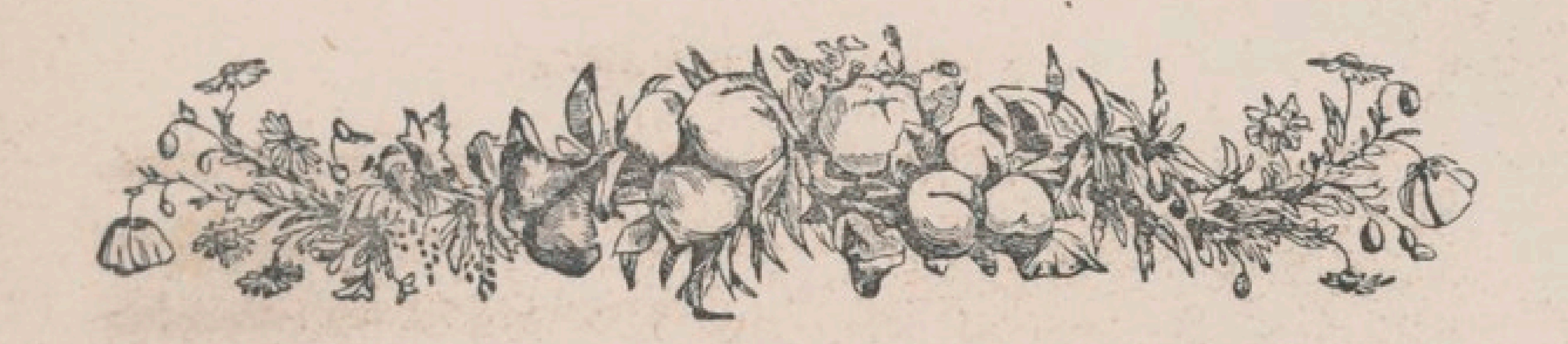
A ce spectacle, les soldats qui déjà dirigeaient leurs armes vers la poitrine du condamné les relèvent et interrogent du regard leur officier ; celui-ci s'approche de Viscentini pour lui enlever sa fille, mais bientôt lui-même s'arrête saisi d'étonnement. Cet officier était le même Français qu'avait sauvé la signora Viscentini lors des massacres. Il a reconnu Giulia, il fera tous ses efforts pour payer à sa libératrice le tribut de sa reconnaissance. Il donne donc à ses soldats l'ordre de suspendre l'exécution, et va trouver le général Kilmaine. Il lui raconte le danger qu'il a couru, la manière dont il a été préservé du sort affreux qui le menaçait, l'héroïque action de Giulia. Il parvient à l'attendrir et lui arrache la grâce de l'Italien.

Porteur de cet heureux message, l'officier revient en toute hâte; Giulia n'était plus seule dans les bras de son père; sa mère avait pu parvenir jusqu'auprès de son époux; tous les trois ils attendaient dans des transes mortelles la décision du général. Oh! de quelle joie fut inondée leur âme lorsque l'officier, s'adressant à la signora Viscentini, lui dit :

— Vous m'avez sauvé la vie, Madame; je rends grâce au ciel d'avoir pu sitôt vous témoigner ma reconnaissance.

Signor Viscentini, le général Kilmaine vous pardonne. Désormais, soyez moins barbare dans vos vengeances, si de nouveau l'occasion se présente pour vous de les exercer. Rappelez-vous que c'est à l'humanité de votre épouse, au dévouement de votre fille, et aussi à la générosité de vos adversaires, dont les frères ont été lâchement égorgés par vos compatriotes, que vous devez votre salut.

Ortaire FOURNIER.



LE CHASSEUR ÉGARÉ

I.

LE CAPITAINE HERBELIN.



Le capitaine Herbelin était le fils d'un simple paysan de la Beauce. Lorsque la patrie, attaquée de toutes parts par les puissances coalisées, avait appelé tous ses enfants en état de porter les armes à sa défense, il avait bravement pris le mousquet et avait volé à la frontière. Dans ce temps-là, comme on disait, tout soldat portait dans sa giberne le bâton de maréchal de

France. Herbelin n'avait pas cette ambition; toutefois, il se conduisit en homme de cœur. Il se fit, en plusieurs rencontres, remarquer par ses chefs; il ne tarda pas à monter en grade; bref, il avait gagné les épaulettes de capitaine à la suite d'une affaire où, frappé du courage et du sang-froid qu'il avait déployés, l'Empereur lui-même l'avait décoré de sa main sur le champ de bataille. Aussi bon fils que brave soldat, Herbelin n'oublia pas son père; il profita d'un intervalle de paix pour le faire venir auprès de lui à Paris, et il l'établit avec sa vieille mère dans un assez confortable appartement du faubourg Saint-Germain. Il sollicita en même temps l'autorisation de se marier. Il l'obtint et épousa une jeune orpheline qui lui avait été déstinée dès l'enfance. Il en eût un fils, dont la naissance causa la mort de sa mère. Cet enfant avait quatre ans lorsque l'Empereur entreprit la malheureuse campagne de Russie.

Le capitaine partit, non sans avoir bien des fois serré entre ses bras son petit Henri.

On connaît les résultats de cette fatale expédition, signal et cause de tous nos revers. Des milliers de Français restèrent ensevelis sous les neiges, périrent au passage de la Bérésina, ou tombèrent au pouvoir des Cosaques, qui les emmenèrent prisonniers et les envoyèrent dans les déserts de la Sibérie.

Le brave capitaine Herbelin ne reparut pas; quelques officiers assurèrent qu'ils l'avaient vu tomber dans une escarmouche, frappé d'une balle au milieu de la poitrine. Les bulletins officiels annonçaient sa mort. La mère d'Herbelin ne put supporter ce coup affreux, elle mourut. Son père, déjà courbé sous le poids de l'âge, n'ayant plus d'ailleurs les moyens d'existence que lui procurait son fils, fut obligé de quitter Paris avec le petit Henri. Il sollicita du gouvernement, à titre

de secours, une faible somme qui lui fut accordée; et, muni de quelques centaines de francs, il se rendit en Bretagne, où il se retira dans un petit village, à quelque distance du château appartenant au général de Blinville, dont la fidélité à l'Empereur n'avait pu être ébranlée par ses derniers revers. Le père Herbelin n'avait pas eu de peine à reprendre son ancien genre de vie. Il avait, en arrivant, fait l'acquisition d'une petite cabane. Quoique vieux, il était vert encore. Chaque jour il se rendait aux travaux des champs et, avec le produit de ses journées, il pourvoyait à ses besoins et à ceux d'Henri. Toutefois, il n'était pas sans ressentir des vives inquiétudes sur le sort de cet enfant. Que deviendrait-il, sans parents, sans soutien, si la mort venait à le frapper, lui, vieillard, avant qu'il n'eût atteint l'âge nécessaire pour pouvoir gagner sa vie à l'aide de ses bras? Le père Herbelin était pieux; quand ces idées venaient l'assiéger, il tournait ses pensées vers la divine Providence, et une voix qui venait d'en haut lui disait que Dieu n'abandonne jamais les siens; alors la sécurité un instant bannie rentrait dans son cœur.

II.

LE CHASSEUR ÉGARÉ.

On était à la fin de 1816; le règne de l'Empereur était fini. Le général de Blinville, tombé en disgrâce par suite de son dévouement à ce souverain déchu, était revenu habiter son château. Il recevait de nombreuses visites d'officiers qui se trouvaient dans la même position que lui vis-à-vis du nouveau gouvernement. La chasse était leur passe-temps habituel. Ce-

pendant, la saison était rigoureuse, les travaux des champs étaient passés; le père Herbelin ne trouva rien de mieux à faire que de se livrer au métier de bûcheron dans la forêt. Il coupait les branches mortes, ramassait le bois sec et en formait des fagots qu'il vendait aux fermiers de village. Pendant ce temps, Henri gardait la maison de son grand-père en société d'une vieille femme qui, tout en tournant son rouet, trouvait encore le moyen d'amuser l'enfant au récit des légendes du pays. Elle lui parlait souvent aussi de son père, car elle n'ignorait rien de ce qui le concernait, et Henri sentait ses yeux se mouiller de larmes quand la bonne vieille en venait à la catastrophe qui avait terminé sa vie. Le soir, quand il faisait sa prière, il n'oubliait jamais d'invoquer son souvenir, ainsi que celui de sa mère; aussi, parfois dans ses rêves il lui semblait qu'ils lui souriaient d'en haut. Le matin, il s'éveillait en soupirant, il allait raconter sa vision à son grand-père qui, le prenant sur ses genoux, déposait, en soupirant aussi, un baiser sur son front et le quittait bientôt pour se rendre à sa besogne accoutumée. Un jour, la neige avait couvert la terre, le père Herbelin avait vu passer plusieurs chasseurs qui poursuivaient un sanglier; il se disposait, après avoir achevé son fagot, à retourner à sa chaumière, car la bise soufflait avec violence, le ciel était chargé de nuages épais; de larges flocons de neige, chassés par le vent, commençaient à tomber de nouveau, quand un chasseur arrêta son cheval devant lui en le priant de vouloir bien lui enseigner sa route pour regagner le château de M. de Blinville.

— Par un temps ordinaire, répondit le vieillard qui pouvait à peine distinguer son interlocuteur, car la brune était déjà venue, cela ne serait pas difficile, mais je crains fortement que vous n'y arriviez pas sans encombre. Ce sentier conduit au château de M. de Blinville; mais il est bordé de chaque côté de

fondrières, et si votre cheval venait à s'écarter, je ne sais vraiment pas ce qu'il en résulterait. Vous feriez mieux de mettre pied à terre et de cheminer ainsi en tenant votre monture par la bride.

— Merci de vos bons avis, mon brave homme, répliqua le chasseur, mais je connais mon cheval, il ne s'écartera pas du sentier, et en hâtant un peu sa course j'arriverai au château avant que la nuit ne soit tout à fait tombée. Adieu.

A ces mots, le chasseur piqua des deux et ne tarda pas à disparaître. Le père Herbelin était inquiet; il resta longtemps, prêtant l'oreille. Tout à coup il entendit un bruit sourd, et qui semblait occasionné par une chute. Il courut aussitôt vers l'endroit d'où ce bruit paraissait être venu, ne doutant pas que l'imprudent chasseur n'eût été victime de l'accident qu'il avait prévu. Il ne s'était pas trompé. Quand il eut fait environ trois cents pas, il entendit les aboiements d'un chien qui se tenait sur le bord d'une fondrière. Il s'avança avec précaution et aperçut le chasseur, le corps engagé sous celui de son cheval, qui se débattait en vain.

Malgré le danger qu'il y avait à descendre dans cette sorte de précipice, le père Herbelin ne balança pas. Il se laissa glisser jusqu'au fond, non sans courir le risque d'être enseveli lui-même par les éboulements de terrain qui se faisaient derrière lui. Il parvint à retirer de dessous son cheval le chasseur qui était évanoui. N'étant plus oppressé par le poids qui pesait sur lui, ce dernier ne tarda pas à recouvrer ses sens, mais il était couvert de contusions. Comment faire pour sortir de ce lieu? Heureusement la lune, perçant à travers les arbres, laissa tomber ses rayons sur la fondrière; le père Herbelin profita de sa lumière pour examiner le terrain. Il remarqua un endroit où croissaient quelques ronces; la pente était moins rapide, la

terre parraissait plus ferme. Il prit son compagnon par-dessous les bras et le porta ainsi jusqu'à cet endroit. Alors le robuste vieillard le chargea sur ses épaules, et, se servant de ses pieds et de ses mains, s'accrochant aux racines, aux broussailles, il pu gagner le bord. Une fois en sûreté, il déposa à terre son fardeau pour reprendre quelques instants haleine. Le chasseur était, pour ainsi dire, dans un état complet d'anéantissement. La neige ne cessait pas de tomber.

— Allons, dit le père Herbelin, le plus grand danger est passé; il s'agit maintenant de gagner le château.

— Cela me serait tout à fait impossible, répliqua le chasseur; je suis brisé, je ne pourrais faire un pas.

— Nous n'en sommes pas à une grande distance, fit observer le vieillard; on doit être inquiet de votre absence; si nous pouvions attirer l'attention de M. de Blinville de ce côté, il est probable qu'il viendrait à notre secours. Mais vous avez un cor de chasse, ajouta-t-il en remarquant cet instrument passé en bandouillère autour du corps du chasseur. Nous sommes sauvés.

A ces mots, le père Herbelin saisit le cor de chasse, et bientôt la forêt retentit des sons qui s'en échappent avec bruit.

III.

UNE RECONNAISSANCE.

Il avait deviné juste; à ce signal, on répond du château par un signal semblable; les domestiques arrivent, on charge le chasseur sur un brancard; le père Herbelin voulait s'éloigner, mais le blessé ne le permit pas; il exigea qu'il vînt au château.

Quand le cortége arriva, le général de Blinville s'élança vers le brancard qui supportait le patient.

— Que vous est-il donc arrivé, capitaine? s'écria-t-il.

— Peu de chose, lui répondit celui-ci; seulement, sans ce brave homme, vous ne m'auriez pas revu vivant.

La société était nombreuse; on mit le capitaine dans un fauteuil, au coin du feu; le chasseur raconta l'accident qui lui était arrivé.

— Capitaine Herbelin, dit M. de Blinville...

A ces mots, on vit le vieillard pâlir et chanceler; on le soutint pour l'empêcher de tomber.

— Le capitaine Herbelin, avez-vous dit? murmura-t-il d'une voix tremblante, le capitaine Herbelin!... mais c'est mon fils. A son tour, le blessé avait examiné plus attentivement son sauveur; il ne se trompe pas, c'est son père... Il veut se lever pour se précipiter dans ses bras; mais le vieillard l'a prévenu; il presse sur son sein son fils qu'il avait cru mort; il pleure, les sanglots le suffoquent... On ne meurt pas de joie...

Ah! sans doute, c'est la Providence qui lui a envoyé la bonne pensée de ne pas retourner à sa chaumière avant de s'être bien assuré qu'aucun accident n'arriverait au chasseur égaré qui lui avait demandé son chemin.

Les explications entre le père et le fils ne furent pas longues. Le capitaine Herbelin n'avait été que blessé dans l'escarmouche où on l'avait cru tué; fait prisonnier par les Russes, il avait été rendu naguère à la liberté. En vain, à son retour dans sa patrie, il s'était informé de ce qu'était devenu son père. Il avait bien acquis la certitude qu'il avait quitté Paris, mais nul n'avait pu lui dire dans quelle partie de la France il s'était retiré. Il avait parcouru la Beauce dans tous les sens, mais toutes les recherches avaient été inutiles. Le hasard, un mi-

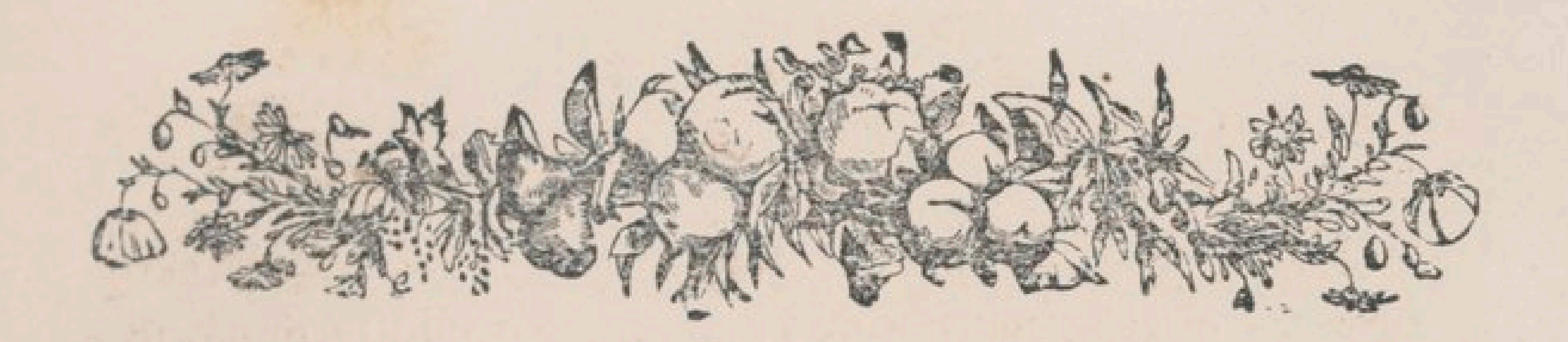
racle les a réunis. Et son petit Henri?... Il vit... il est là... à deux pas.

Le général de Blinville, à qui le capitaine Herbelin a jadis sauvé la vie sur le champ de bataille, n'a pas voulu se séparer de son ancien compagnon d'armes. Il a, de plus, exigé que son père et son fils vinssent demeurer avec lui dans son château. Comme son ami est sans fortune, il s'est chargé de l'éducation d'Henri, qui a embrassé la carrière de son père.

Henri est aujourd'hui lieutenant.

Dernièrement, le père Herbelin, qui est sur le bord de sa tombe, a failli mourir de bonheur; il venait de recevoir une lettre de son petit-fils qui lui annonçait qu'à la suite d'une expédition contre les Arabes son nom avait été mis à l'ordre du jour, et que sur sa poitrine, comme sur celle de son père, brille l'étoile des braves.

ORTAIRE FOURNIER.



CRIME ET REPENTIR



Naguère encore un usage barbare régnait dans presque toute l'Italie. C'était une loi à laquelle tout Italien devait se soumettre, un devoir qu'il devait accomplir, un culte auquel, faible enfant, on le consacrait, comme on lui enseigne, lorsque les premiers rayons de la raison viennent éclairer son intelligence, à louer, à bénir, à servir Dieu. Mais, le dirai-je? ce culte, c'était quelque chose d'horrible, d'atroce; c'était le culte du sang, le culte de la vengeance. Lorsqu'un membre d'une famille quelconque, riche ou pauvre, plébéienne

ou noble, avait reçu un outrage, tous les autres membres de la famille devaient se dévouer à venger son injure. Manquer à ce devoir, c'était le comble de l'infamie. En vain la mort, qui d'ordinaire met un terme à toutes les passions en éteignant les causes qui les produisent, emportait-elle l'offenseur et l'offensé, la lutte continuait toujours; c'était un héritage qu'un père léguait à ses enfants. Celui qui ne l'acceptait pas était à jamais déshonoré.

François Ier, en montant sur le trône, avait pris avec le titre de roi de France celui de duc de Milan, qu'il tenait de sa grand'mère Valentine de Milan. Ambitieux à l'excès de toutes les gloires, ce roi ne pouvait consentir à porter un titre vain; il voulut donc posséder la réalité de ce dont il ne possédait que le nom. Dans le duché de Milan, il y avait des partisans de la domination française et des partisans de la domination de l'empire. Le comte de Cérami, noble rejeton d'une illustre famille, se distinguait à Gênes parmi ceux qu'on appelait les amis des Français; le duc de Meldini était à la tête de leurs adversaires. Or, de la part des Meldini contre les Cérami il y avait haine. Giulio Cérami n'éprouvait dans son cœur aucun sentiment de colère, aucun besoin de vengeance contre Antonio Meldini; mais celui-ci avait une vengeance à exercer contre Giulio, dont la famille avait jadis offensé la sienne. Pendant plus de trente ans, cette haine avait été cachée et concentrée dans l'intérieur de la famille des Meldini; rien n'avait transpiré, aucune explosion n'avait eu lieu, parce qu'ils étaient dans l'impuissance de se venger. Mais les vicissitudes de la fortune ayant soudain bouleversé les choses, Antonio se retrouva porté au faîte, et Giulio en fut précipité. Giulio, nous l'avons déjà dit, était partisan de la domination française : pendant qu'elle avait triomphé dans le Milanais et à Gênes, il avait été puis-

sant; maintenant il succombait avec elle. Le roi François Ier était battu sur tous les points en Italie. En l'année 1522, Lautrec éprouvait à la Bicoque la plus désastreuse des défaites; Gênes était perdue pour la France. Alors Antonio fit à son tour accuser Giulio; il lui imputa de souhaiter dans le secret de son cœur le triomphe des Français, d'entretenir avec eux des liaisons coupables. Giulio fut condamné à passer le reste de ses jours dans une étroite prison : en même temps, une amende lui enlevait toute sa fortune. Giulio avait une femme et une enfant encore au berceau; autant les deux époux s'aimaient l'un l'autre, autant ils aimaient leur enfant. Quelle ne fut donc pas leur douleur à la nouvelle de cet arrêt cruel qui préparait à leur fille chérie une vie de souffrances et de malheurs! Bientôt les exécuteurs du jugement vinrent réclamer leur proie; Giulio, s'arrachant aux tristes embrassements de son épouse infortunée, déposant un dernier baiser sur le front tranquille de sa fille, partit. Voici ses derniers mots : — Aie confiance, Lucrézia; la justice des hommes a pu être trompée, mais celle de Dieu nous récompensera.

Les larmes! Voilà donc quel devait être désormais le partage de la famille des Cérami; la misère seule était appelée à s'asseoir au foyer solitaire de sa maison dévastée! En revanche, la joie régnait dans le fastueux palais des Meldini. Cependant, la joie d'Antonio n'était pas pure; son front devenait par moments soucieux, comme assombri par un remords. Deux mois s'écoulèrent. Lucrézia Cérami avait vu disparaître les chétifs débris que la pitié des juges lui avait laissés d'une immense fortune; elle n'avait plus rien, elle allait avec sa fille succomber à la misère. Les amis de son mari, redoutant la puissance des Meldini, la fuyaient; en Dieu était désormais sa seule ressource : Dieu l'inspira. Domptant son orgueil, le

sacrifiant à son amour de mère et d'épouse, elle résolut d'aller trouver Antonio Meldini. Elle partit portant sa fille dans ses bras. La femme dont Gênes entière enviait naguère le bonheur et admirait l'éclat éblouissant, entra vêtue des baillons de la pauvreté dans la splendide demeure de son ennemi. Celui-ci ne la reconnut pas. Elle s'annonça par ces mots : — Je suis la femme de Giulio Cérami; je viens chez vous avec son enfant. Antonio frissonna, la rougeur de la honte monta comme un nuage sur son front ; il ne trouva pas une parole pour répondre. Son fils, Luidgi, joli enfant de six ans, au regard limpide comme un beau ciel, au front candide et ouvert, à la brune chevelure tombant à flots sur ses épaules; Luidgi était à côté de lui : il prit la main de son père, y déposa un baiser, et, avec ce baiser, y laissa tomber une larme. Antonio le regarda, mais son regard n'était empreint d'aucune sévérité. Il resta quelque temps plongé dans le silence. Enfin, s'adressant à Lucrézia Cérami, il l'invita d'une voix tremblante à s'asseoir. Le souffle de Dieu avait chassé la haine de son cœur et y avait placé le repentir. La noble épouse de Cérami répondit : — Je viens chez vous en suppliante, je dois parler debout; l'humilité convient à ma position. Ma fille et moi, nous sommes à la veille de mourir de faim et de misère : nous avons besoin de voir une dernière fois, elle, son père, pour emporter sa bénédiction en quittant ce monde; moi, mon mari, pour lui dire qu'en mourant je pense à lui et que je l'aime. Ne me refusez pas, Monsieur, n'apportez aucun retard à exaucer mes prières; dans quelque temps il serait trop tard, et vous auriez des remords peut-être. Je ne demande pas à être admise auprès de lui, je ne demande pas à l'embrasser, je sais que les lois qui nous ont condamnés s'y opposent; je ne veux que le voir de loin. Qu'il puisse entendre le son de ma voix ! — Vous serez

exaucée, Madame, répondit respectueusement Antonio ; j'ai à mon tour une prière à vous faire : les juges n'ont voulu condamner que Giulio, ils ne devaient du moins condamner que lui ; en vous accablant, vous et sa fille, sous le poids de la même condamnation, ils se sont trompés. Je me charge de faire rectifier cette erreur, et je veux d'avance vous rendre une partie de votre fortune. D'ailleurs, il ne faut pas que Cérami vous voie en cet état ; sa douleur serait trop cruelle. — Monsieur, reprit l'infortunée, il faut, au contraire, qu'il sache bien jusqu'où a été votre vengeance, il faut qu'il en connaisse tous les effets ; je dois paraître devant lui telle que je suis devant vous. — Allez donc, Madame, présentez-vous demain à la prison, vous verrez Giulio.

Le lendemain, à peine les premières lueurs du jour pointaient à l'horizon, on pouvait apercevoir, à travers les barreaux de fer d'une des croisées de la prison, la tête pâle et amaigrie d'un prisonnier ; il paraissait attendre avec impatience, il était en proie à une agitation extraordinaire, agitation qui ne semblait causée que par la joie. Depuis plus de trois heures il était cloué aux barreaux de sa croisée, plongeant son regard dans l'espace, cherchant de tous côtés avec avidité comme le marin en pleine mer, en butte aux tempêtes et à la faim, cherche à découvrir un coin de la terre. Enfin, il vit venir de loin une femme portant un enfant dans ses bras. Son cœur tressaillit dans sa poitrine ; il se cramponna aux barreaux de la fenêtre pour ne pas tomber. La femme arriva dans la cour de la prison. Un homme enveloppé dans un manteau, qui le cachait entièrement, entra après elle ; il se posta sous une voûte et sembla s'environner de mystérieuses précautions pour ne pas être aperçu. La femme pleurait ; le concierge de la prison s'approcha d'elle, lui montra de la main la croisée où était le prisonnier et se

retira. Elle leva les yeux, un éclair de bonheur indicible sillona son front; puis, hors d'elle-même, folle de joie, elle souleva son enfant dans ses bras, le montrant au prisonnier. On vit celui-ci se voiler le visage de ses mains; on put deviner qu'il pleurait. L'inconnu enveloppé dans son vaste manteau observait furtivement cette scène; de toute sa figure, on ne pouvait apercevoir que ses yeux: il était donc impossible de dire quelles impressions elle produisait sur lui. Bientôt l'inflexible concierge revint, et, s'approchant de Lucrézia Cérami, lui dit: — Il est temps de partir, Madame. Elle ne pria pas, elle ne supplia pas pour rester plus longtemps; elle savait bien que c'eût été inutile. Seulement, prenant une fleur à moitié fanée qu'elle avait placée dans son sein, la baisant et la faisant baiser à sa fille, elle demanda à cet homme de la remettre au prisonnier. Il hésita pour la prendre; puis, après quelques instants de réflexion, il lui fit cette étrange et incroyable question : — Madame, cette fleur ne renferme-t-elle rien? La pauvre femme eut envie de l'effeuiller pour le convaincre que ce n'était qu'une fleur; mais, contenant sa douleur, elle partit en disant au geôlier: — Hélas! examinez-la bien, ce n'est qu'un gage de notre amour, qu'un emblème de notre bonheur si vite enfui. Resté seul, le geôlier considéra attentivement la fleur; puis, mu par je ne sais quelle pensée, il allait la jeter à terre, lorsque l'inconnu s'approcha, lui donna une pièce d'or et lui dit: — Remettez cette fleur au prisonnier.

Le lendemain, Lucrézia Cérami, par ordre du gouvernement, était conduite avec sa fille dans une maison digne d'elle et rentrait en possession d'une partie de sa fortune.

Peu de temps s'était écoulé, lorsqu'on lui annonça la visite d'Antonio Meldini et de son fils. Comme il l'avait reçue naguère, elle le reçut maintenant. Il lui déclara qu'il avait ordre

de l'accompagner avec sa fille dans la prison de son mari; que le gouvernement exigeait qu'elle allât avec lui annoncer à Giulio que les portes de sa prison allaient s'ouvrir devant lui, qu'il en pouvait sortir et attendre auprès d'elle la révision de son jugement.

Antonio Meldini et son fils partirent donc avec Lucrézia Cérami et sa fille : l'oppresseur avec l'opprimée... non, ce n'était plus cela; le coupable repentant avec l'innocente, à laquelle il allait rendre tout son bonheur.

Antonio ne voulut pas troubler par sa présence la réunion de cette famille qu'il avait si odieusement persécutée. Il demeura avec son fils dans la chambre du concierge de la prison. Après avoir donné assez de temps aux tendres épanchements du mari et de la femme, du père et de la mère avec la fille, il entra avec son fils.— Monsieur, dit-il en s'adressant humblement à Giulio, je viens implorer de vous mon pardon : j'ai cru que j'exerçais une juste vengeance; un enfant de six ans, mon fils, inspiré par le Dieu de la justice et de la clémence, m'a démontré que je n'étais que l'exécuteur d'une œuvre impie. Je vous le dis de nouveau, je viens implorer mon pardon de vous et de madame que j'ai fait tant souffrir. Hélas! aveugle que j'étais, je n'y avais pas même songé. J'ai eu tort, je m'en repens. Voulez-vous éteindre à jamais nos dissensions? Voilà mon fils, voulez-vous me promettre pour lui la main de votre fille? Je me courbe devant vous, voulez-vous me relever?

Giulio et Lucrézia, souriant doucement, prirent dans leurs mains les mains d'Antonio, puis mettant leur fille dans les bras de Meldini : — Embrassez votre enfant, Monsieur, dit Giulio; je ne vous ai jamais haï, je vous aime maintenant. Je remercie Dieu des malheurs qu'il m'a envoyés, puisqu'au prix de ces malheurs j'acquiers un véritable ami.

Tous les cinq sortirent ensemble de la prison. Bientôt dans Gênes il ne fut bruit que de cette miraculeuse réconciliation, qui de deux familles ennemies n'en faisait plus qu'une.

Ortaire FOURNIER.



Arnauld de Vresse, r. de Rivoli, 55. Imp. Roche, Paris.

Dans ce moment leurs yeux se tournèrent vers le Ciel.

(Piété filiale.)



PIÉTÉ FILIALE ET DÉVOUEMENT FRATERNEL



Vers le commencement de l'année 1793, le poëte Roucher fut obligé, comme tant d'autres à cette époque, de se cacher pour dérober sa tête au bourreau. Durant quelques mois, il ne sortit que protégé par le crépuscule du soir, appuyé sur le bras d'une fille chérie, de qui le sentiment parfait, le tact exquis, l'esprit devançant l'âge, comprenaient depuis les plus élevées jusqu'aux moindres, aux plus délicates sensations du poëte persécuté. Ils allaient

ainsi seuls, le père assez calme parce qu'il était courageux; la fille inquiète, tremblante, regardant, épiant de tous côtés, parce qu'elle aimait son père et qu'elle craignait pour ses jours: et, pas à pas, longeant les murs de la ville, après bien des Qui vive! évités le plus adroitement possible, ils parvenaient jusqu'au Jardin des Plantes, dans lequel un ami les faisait pénétrer et leur procurait les moyens de ramasser dans l'ombre les plantes dont ils avaient besoin pour les études de botanique auxquelles le père et la fille consacraient ensemble une partie de la journée. Puis ils revenaient sous le toit hospitalier, rapportant pour les paisibles travaux du lendemain le précieux butin de la nuit. Les choses allèrent bien pendant quelque temps. Mais un jour, jour fatal, jour d'imprudence, le poëte voulut sortir pour admirer dans leur fraîcheur et dans le jeu des rayons du soleil cette verdure, ces fleurs tant aimées, qu'il ne voyait plus que sur les arides et flétrissants cartons d'un herbier, ou tout au plus, comme je l'ai dit, avec les teintes uniformes et sombres du crépuscule du soir.

— Une fois encore, une seule, ma chère enfant, et ensuite je t'obéirai; je ne sortirai plus: vois donc, par ce soleil, comme la nature doit être belle! et l'air! et l'air! le grand air que nous allons respirer! Une seule fois encore permets-moi d'être libre, ma bonne, ma tendre fille.

— Sortons donc, puisque cela vous fait tant de bien au cœur! répondit la jeune personne. Sortons! Pourtant, j'ai comme un cruel pressentiment... ajouta-t-elle, après un silence, avec l'expression de la crainte et du regret.

— C'est un jeu de ton imagination tourmentée pour moi, dit le poëte en souriant. Et ils sortirent.

A peine Roucher avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'il sentit une main le saisir au collet. Il se retourna, il se vit

entouré d'une bande de sicaires de la police. La résistance eût été vaine et folle, il s'apprêta à marcher.

— Nous n'avons pas l'ordre d'arrêter avec vous cette citoyenne, dit le chef de l'escorte en remarquant la jeune fille qui tenait encore le bras de son père.

— Je le suivrai! répliqua l'audacieuse enfant. Et, ce disant, elle continuait de marcher quoique entravée dans la route: — Qu'est-ce que cela peut leur faire, reprenait-elle en regardant la foule qui commençait à s'apitoyer; qu'est-ce que cela peut leur faire, que je suive mon père à la prison?

— En effet, répétait la foule, qu'est-ce que cela peut leur faire?

Et la jeune fille, profitant des murmures, regagnait le terrain qu'on lui avait fait perdre un moment, et s'accrochait au vêtement de son père, tandis que lui, dans sa sollicitude, ne savait trop s'il devait aider à l'éloigner de sa personne ou se conserver cet ange jusque dans son cachot. Un des gardiens se chargea de faire cesser l'irrésolution en lui disant que par plus de persistance sa fille l'exposait à une mort soudaine et s'exposait en même temps. La crainte d'être la cause de la mort de son père arrêta la jeune personne; les larmes aux yeux, le désespoir au cœur, elle l'accompagna du regard seulement et put voir que c'était à Sainte-Pélagie qu'il était conduit, juste auprès de ce Jardin des Plantes que ce poëte affectionnait tant.

La fille de Roucher courut aussitôt vers ceux des anciens amis de sa famille qui pouvaient avoir conservé quelques relations avec les puissances du jour, et, par leur intercession, elle obtint la faveur d'être introduite, dès le lendemain, dans la prison auprès de son père. Il lui fut permis d'y venir ainsi plusieurs fois chaque jour. Comme elle en profitait, la pauvre enfant! et comme les heures qu'elle passait libre, mais loin

de son père, lui semblaient plus longues que celles du cachot! Son premier soin fut de remplacer par une nourriture saine et abondante les aliments grossiers qu'on donnait au prisonnier. Deux fois pas jour les geôliers pouvaient voir cette fille attentive apporter et servir elle-même à son père des mêts apprêtés par ses pieuses mains. Puis, c'était quelque surprise qu'elle ménageait au pauvre poëte : un livre heureusement choisi; moins que cela quelquefois: une plante, une feuille ramassée en chemin et qu'elle offrait aux études chéries du captif. Un matin que la pieuse Eulalie était venue, comme de coutume, portant à son bras la nourriture pour le déjeuner de son père, elle ne le trouva plus à Sainte-Pélagie.

— Où donc l'a-t-on conduit? demanda-t-elle pâle et chancelante.

A Saint-Lazare, je crois, répondit indifféremment l'un des geôliers de Sainte-Pélagie.

— A Saint-Lazare!... Mon Dieu, mon Dieu, prenez pitié de nous! s'écria la jeune fille demi-morte.

Saint-Lazare, selon l'expression d'un écrivain contemporain, était un de ces cimetières vivants où l'on parquait les victimes humaines avant de les immoler. C'était une halte avant d'aller à l'échafaud. La fille de Roucher était une de ces âmes fortement trempées auxquelles les plus poignantes réalités de la douleur n'enlèvent ni la fermeté, ni la constance. Elle courut à la nouvelle prison, supplia les nouveaux geôliers de la laisser pénétrer là, comme elle avait pu le faire à Sainte-Pélagie, auprès de son père. Les geôliers refusant, elle modéra ses demandes; elle réclama seulement la faveur de faire parvenir à son père, par d'autres mains que les siennes, la nourriture d'autrefois, et d'accompagner cela de livres et de temps à autre d'une lettre dont on pourrait prendre connaissance. Chaque

jour Eulalie Roucher fut exacte aux portes des prisons de Saint-Lazare, comme naguère elle avait été fidèle à l'intérieur des prisons de Sainte-Pélagie.

Le 26 juillet 1794, on permit au malheureux Roucher de revoir encore une fois et d'embrasser sa fille. Roucher ne se trompa point sur la cause de cette dernière faveur. Sa fille non plus ne s'y trompa point. Aussi, quand elle fut entrée, quand elle se fut précipitée sur son cœur, leurs deux têtes se relevèrent par un mouvement pareil pour se contempler dans un silence plus éloquent que la parole, et puis le père et la fille retombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain 27 juillet, à onze heures et demie, plusieurs charrettes, surchargées de malheureux dont les têtes se penchaient comme celles des victimes qu'on emporte à l'abattoir, allaient de Saint-Lazare à la place de la Révolution, en face positivement de la grille principale de ce beau jardin des Tuileries qui ne vous semblait fait, n'est-ce pas, que pour regarder passer des plaisirs et des fêtes. Dans l'une de ces charrettes on remarquait deux hommes à physionomie méridionale et inspirée.

— Pour étouffer les injures de la foule, dit en s'armant de courage Roucher au jeune Chénier, si nous répétions ensemble, durant le voyage, des vers de Racine?

— Le voyage sera court, répondit le jeune homme; mais, cependant, chantons!

Et ils récitèrent ensemble les premières scènes de la tragédie d'*Andromaque*. André Chénier, le premier, suspendit le chant commencé. Depuis un moment, ses yeux étaient attachés sur un des personnages qui suivaient la charrette de mort :

— Voyez-vous, Roucher, voyez-vous, reprit-il, cette jeune femme voilée de noir qui nous suit à distance? Si je ne savais

ma jeune captive sacrifiée depuis trois jours déjà, je croirais que c'est elle qui porte mon deuil, ajouta-t-il.

Roucher regarda; il trembla, il frissonna de tous ses nerfs, et, se prenant le front de ses deux mains, il pleura à grosses larmes. Roucher avait deviné quel était le visage qui se cachait sous le voile noir. Ce n'était pas le deuil de Chénier, c'était le sien qu'on portait. — Ma fille! ma fille! ma fille! répéta-t-il par trois fois avec un désespoir concentré.

Et il ouvrait, il étendait les bras vers le voile qui ne se levait pas de peur d'être trop remarqué par la foule, qui ne se fût pas fait faute de l'éloigner comme un reproche. Le voile marchait, marchait toujours. La charrette s'arrêta, le voile en fit autant; ce ne fut qu'au moment terrible où Roucher descendit du tombereau pour monter à l'échafaud que le voile osa se lever. Il y eut alors deux regards qui se rencontrèrent vers les régions du ciel, deux larmes qui se comprirent; le reste ne s'écrit pas, on l'affaiblit en y touchant.

La fille de Roucher avait ressenti jusque dans ses entrailles le coup qui avait frappé son père; mais elle n'en mourut pas et il lui était défendu d'en mourir, car elle avait songé qu'il lui restait un jeune frère et une sœur jeune encore dont elle était désormais l'unique guide, l'unique soutien. Vous vous rappelez qu'on s'était refusé à la conduire en prison avec son père; mais, celui-ci mort, elle fut déclarée suspecte à son tour, et son arrestation fut ordonnée. La même sollicitude qu'elle avait mise à tâcher de pénétrer dans les cachots du vivant de son père, elle l'employa à s'en garantir quand elle sentit que son devoir était de se conserver pour ce qui lui restait de sa famille. On la vit errer de campagne en campagne, de ferme en ferme, avec les deux êtres qui remplissaient désormais tout son cœur; avec eux et pour eux, elle ne craignit pas de descendre aux plus

humbles emplois des champs : pour leur donner du pain tout en cachant sa naissance, elle se fit gardienne de moutons. Trois ans se passèrent ainsi sans qu'elle murmurât de la condition dure et nouvelle que le sort lui avait faite; elle lui semblait douce encore, puisqu'elle la partageait avec tout ce qu'elle aimait au monde. Elle trouvait le moyen de donner elle-même de l'éducation à son frère et à sa sœur au milieu d'occupations si peu faites pour elle, et elle se disposait à les rendre dans des jours meilleurs à la société dignes de leur naissance et de leur père.

Un jour, c'était encore un 27 juillet, juste à trois années de distance de la terrible mort du poëte, les pensées mélancoliques de la jeune fille se reportaient à cet affreux moment qui avait laissé en elle, comme la foudre sur l'arbre qu'elle a frappé, un ineffaçable et noir sillon. Tout à coup un épais nuage vint à obscurcir le ciel, les éclairs fendirent seuls de leurs feux rapides et sinitres le voile qui couvrait la nature, et bientôt une pluie chaude et lourde inonda la terre; l'arbre même où s'était caché l'oiseau effrayé, et sous lequel la pauvre jeune personne avec son frère et sa sœur avaient cherché un abri, n'offrait plus un utile refuge, ses feuilles étaient affaissées sous le poids des grosses gouttes d'eau qui le battaient incessamment. Le deuil et l'horreur de la nature semblaient s'être mis cruellement d'accord avec les funèbres pensées de la fille du poëte.

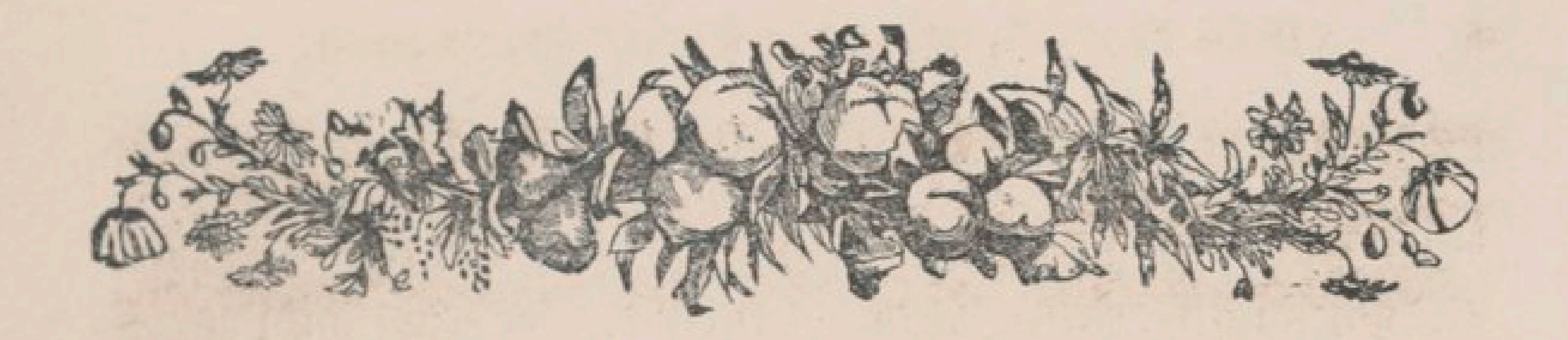
Dans ce moment, ses regards et ceux des êtres chéris qui l'entouraient se tournèrent vers le ciel comme pour y chercher à travers l'orage un rayon de l'œil paternel. Ils crurent le voir descendre dans un rayon de soleil qui soudain vint à luire et à disperser le voile qui leur dérobait l'azur céleste.

— Notre père nous a souri, dit la tendre sœur; j'en ai le pres-

sentiment, cet orage est le dernier de notre vie, le temps de nos épreuves va finir.

Son pressentiment ne l'avait point trompée. Quand elle rentra au village, elle apprit qu'une main puissante avait enfin mis un terme à cette malheureuse époque qui garde encore le nom de Terreur, et que les persécutions avaient cessé. Elle se déclara alors, se fit reconnaître de tous les gens du pays où elle avait été passagèrement obligée de revêtir la robe du pauvre. Chacun admira son énergie dans l'infortune, ses vertus dans toutes les circonstances de la vie, et elle est restée à la fois comme un modèle de piété filiale et de tendresse fraternelle.

Léon GUÉRIN.



LA SŒUR DU JOUEUR

I.

L'ONCLE.



Sans faute, demain, je fais mon testament, dit en rentrant un soir dans un joli cottage, à un mille de Londres, M. Piarce, d'un air furibond.

— Oh! mon oncle! dit aussitôt une jeune fille s'avançant vers lui les mains jointes.

— Et tu seras mon héritière, Amanda, acheva le baronnet.

— Mon bon oncle! dit encore Amanda, l'air de plus en plus suppliant.

— Ma seule, mon unique héritière! ajouta l'oncle s'empor-

tant davantage... un mot de plus, reprit-il vivement, et je ne laisse pas même un legs à ton mauvais sujet de frère... Sais-tu ce qu'il a fait... M. le baronnet Olivier... comme on l'appelle à l'université... et comme on l'appelle plus souvent encore à la taverne de Thomas, sur les bords de la Tamise... Tout l'argent que je lui donne pour passer ses examens et se faire recevoir bachelier... il le joue!... oui, il le joue!... Ah! tu te tais maintenant, tu baisses les yeux; tu sens que j'ai raison... Quoi! tout l'argent que j'aurais amassé, schelling à schelling, livre à livre, je le ferais passer après ma mort entre les mains des usuriers, des taverniers, des marchands de chevaux et d'autre perdeurs de fils de famille!... Non... mille fois non... Mes vingt mille livres sterling de rentes iront à ma charmante et gentille Amanda, reprit-il en se radoucissant, à la fille de ma chère sœur, à ma seule enfant, à celle qui me console, qui prend bien soin de mon ménage, qui me commande de bons petits dîners, pas lourds et qui ne surchargent pas mon estomac... qui me bourre ma grosse pipe d'écume de mer avec ses mignonnes petites mains... qui me lit la gazette le soir d'une voix si douce que je suis sûr qu'au ciel les anges doivent avoir cette voix-là quand ils parlent au bon Dieu; enfin, à celle pour laquelle il n'y a ni fêtes ni plaisirs autres que ceux de soigner un vieux radoteur d'oncle... Aussi, je jure...

— Oh! ne jurez pas, mon oncle, c'est péché... interrompit vivement Amanda... Mon frère...

— Ton frère, interrompit à son tour M. Piarce, viendra demain me demander l'argent de sa troisième inscription... laisse-moi donc finir... Je le lui donnerai, cet argent... Mais si, au lieu de s'en servir ainsi que je l'entends, il en détourne seulement un schelling pour jouer... je te le jure ici, Amanda, le serment est fait, il n'y a plus à en revenir; je te le jure, di-

manche prochain, Burnett le notaire dîne avec moi, il fera mon testament, et tu auras tout, tout...

Amanda ne répliqua rien, elle savait que c'était inutile. M. Piarce était un bon homme au fond, mais d'une justice si intègre qu'il ne concevait pas que, par cela seul qu'un enfant vous appartenait, on dût lui laisser sa fortune, qu'il la méritât ou non... Aussi, ce même soir, Amanda veilla-t-elle jusqu'à ce qu'elle entendît rentrer son frère. Olivier, en entrant au parloir, la trouva debout.

Sans lui laisser le temps de souper ou de songer à autre chose, elle lui raconta tout d'un trait la conversation qu'elle venait d'avoir avec son oncle.

— Olivier, acheva-t-elle, tu ne joueras plus, n'est-ce pas? tu me le promets?

— Tu ne peux pas comprendre cela, Amanda, répondit Olivier d'un air embarrassé... on a des amis... on va avec eux... on est entraîné... il faut faire comme ils font... au risque de passer pour un hypocrite... un puritain...

— Quoi! tu ne peux pas leur dire que tu n'aimes pas le jeu... Olivier?...

— Ils savent le contraire, Amanda.

— Que tu ne l'aimes plus, alors... Olivier?...

— Ils ne me croiraient pas...

— Ainsi, tu joueras, tu perdras, et tu seras déshérité! dit Amanda d'une voix désolée.

— Je ne serai pas déshérité, Amanda; mon oncle criera, il se fâchera, il m'appellera de toutes sortes de manières... puis il fera comme par le passé, il ira en dessous main payer mes inscriptions... c'est ainsi que j'en ai deux...

— Non, il faut que tu saches tout, Olivier, autrement tu courrais à ta perte, dit Amanda se rapprochant de son frère et

baissant la voix : ce n'est pas mon oncle qui a payé tes deux premières inscriptions.

— Et qui donc, Amanda?

— Moi, Olivier.

— Toi, Amanda? Et où prends-tu tant d'argent?

— Te rappelles-tu que depuis quelque temps, Olivier, tu me reproches de ne plus porter mes boutons en diamants qui me venaient de ma mère?...

— Oh! ma sœur!... dit Olivier ému et surpris...

— Mais c'est que maintenant je n'ai plus rien à vendre, Olivier, reprit Amanda... rien que sa croix, dont elle m'a prié à son lit de mort de ne jamais me séparer... et, je te le déclare, mon frère, je lui obéirai... Il t'arriverait tous les malheurs possibles... je te verrais aller en prison, que je ne m'en servirais pas pour te racheter...

— Tiens, ma sœur, dit Olivier avec sentiment, tu n'as pas besoin de me faire des menaces, car ce que je viens d'apprendre de toi m'a corrigé sans retour. Pauvre enfant qui vend ses bijoux pour son frère... Je ne jouerai plus, Amanda... Demain mon oncle me donne de quoi payer ma troisième inscription; samedi, à dîner, je te la remettrai acquittée... Seras-tu contente, sœur?

— Oh! oui, mon frère!... Et maintenant, bonsoir, mon ami, dors bien...

— Et toi, dors heureuse! car tu le mérites, sœur.

II.

LA SORTIE MYSTÉRIEUSE.

Cette conversation avait eu lieu le dimanche, on était au samedi matin de la semaine suivante; Amanda n'avait pas revu son frère depuis, et, malgré la promesse qu'elle en avait reçue, malgré elle elle se sentait inquiète, troublée. Précisément ce jour-là, comme un fait exprès, à l'heure du déjeuner, son oncle lui dit :

— M. Burnett dîne ici aujourd'hui, Amanda.

— Je le sais, mon oncle; j'ai donné ordre de préparer un bon pudding exprès...

— Et moi, de préparer une belle feuille de papier timbré pour faire mon testament, petite.

— Quel besoin de penser à ces choses-là, mon oncle...

— Ça ne fait pas mourir, ma nièce; mais l'homme le mieux portant peut mourir d'un moment à l'autre.

— Eh bien! mon oncle?

— Eh bien! ma nièce, comme je n'ai que deux héritiers, toi et ton frère, si je mourais intestat vous hériteriez tous les deux, et ce n'est pas juste; tu ne m'as donné que du bonheur, et ton frère que des tourments...

— J'ai cru que vous aviez pardonné à Olivier, mon oncle.

— A condition, ma nièce, à condition qu'il passerait la semaine sans jouer; et je n'en demande qu'une preuve, celle de l'inscription acquittée...

Dans ce moment un domestique entra, qui remit à Amanda une lettre. Amanda l'ouvrit; mais à peine y eut-elle jeté les

yeux, qu'elle pâlit et la cacha précipitamment dans la poche de son tablier.

— Qu'est-ce? demanda l'oncle, à qui rien de tout cela n'avait échappé.

—Une lettre insignifiante, mon oncle, dit Amanda les yeux baissés.

— Ouais... se dit l'oncle en lui-même, est-ce qu'elle aussi me tromperait... Il faut que je m'assure de cela... Alors, ma foi... elle n'héritera pas plus que son frère; je donne ma fortune aux hôpitaux...

Après déjeuner, M. Piarce vit sa nièce monter précipitamment dans sa chambre, se jeter à genoux en pleurant, crier : — Pardonnez-moi, ma mère qui êtes aux cieux; se relever, ouvrir un tiroir, y prendre une petite boîte en maroquin rouge qu'elle porta à ses lèvres avant de la serrer dans un petit sac en forme de boîte qu'elle portait presque toujours à son bras, puis mettre son chapeau, jeter sa pelisse sur ses épaules et se diriger furtive vers une petite porte du cottage qui donnait sur les bords de la Tamise... Il la suivit, il lui vit prendre la route de Londres... Elle marchait très-vite, vivement agitée, et sans regarder à droite ni à gauche... M. Piarce ne cessa de l'escorter de loin que lorsqu'il l'eut vue entrer dans Londres et disparaître dans une boutique d'orfévrerie, sur laquelle on lisait :

« Ici on achète l'or, l'argent et les diamants. »

La lettre que le domestique avait remise à Amanda était de son frère. Elle était ainsi conçue :

« Je suis un misérable; malgré les promesses que je t'avais
« faites, j'ai joué, j'ai perdu, mon inscription n'est pas prise.
« Je n'ai point de pardon à espérer de mon oncle, je le sais.
« Mes funestes habitudes, les perfides conseils de mes amis
« ont triomphé de ma faiblesse. O ma sœur! l'aveu de tes sa-

« crifices ne m'avait inspiré que le repentir, d'aujourd'hui « seulement je connais le remords. »

III.

LA TROISIÈME INSCRIPTION.

On allait se mettre à table chez M. Piarce; M. Burnett était arrivé, on n'attendait plus qu'Olivier... Il arriva enfin, les traits altérés, l'œil hagard, la toilette en désordre.

— Chut! lui dit sa sœur courant au-devant de lui et tout bas; personne ne sait que tu m'as écrit.

— En te mettant à table, regarde sous ta serviette.

C'est tout ce qu'elle eut le temps d'ajouter; M. Piarce appelait son neveu.

— Eh bien! lui dit-il, la troisième inscription?...

Mon frère vous ménage une surprise, mon oncle, dit Amanda gaiement et faisant signe à son frère, qui ne répondit pas.

— En te mettant à table, regarde sous ta serviette, lui dit son oncle à demi voix.

Ces paroles, les mêmes qu'elle avait prononcées à son frère, firent frisonner la jeune fille de la tête aux pieds.

Un domestique ayant annoncé qu'on était servi, la société passa dans la salle à manger; en s'asseyant à sa place, Olivier releva vivement sa serviette, qui couvrait l'assiette, et vit un papier qu'il prit.

— C'était sa troisième inscription; il l'a remit à son oncle en tournant les yeux vers sa sœur, en la remerciant du regard seu-

lement : mais que de reconnaissance et de promesses il y avait dans ce regard !

Amanda leva à son tour sa serviette et poussa un cri, sa croix en diamants et ses boucles d'oreilles se trouvaient sous la serviette.

— Comment se fait-il ?... dit-elle.

— Que de ton tiroir elles soient descendues ici ? lui dit son oncle en souriant. Et comme Amanda, n'osant le démentir, se taisait, il ajouta : — C'est qu'auparavant elles ont passé par la boutique de Salomon de Londres, et cela leur a donné des idées de voyage...

— Tant mieux que vous sachiez tout, mon oncle, dit Olivier d'un air plein de franchise, je peux au moins remercier ma chère sœur devant vous.

— Et lui dire qu'elle a gagné son procès, répliqua l'oncle, car je vois trop clairement que je n'y gagnerais rien, moi, à lutter avec elle ; et que, j'aurais beau lui donner toute ma fortune, elle serait encore capable de rendre mon testament nul en partageant avec toi...

— Oh ! pour cela, vous avez raison, mon oncle, dit Amanda souriante, heureuse.

— Autant vaut-il alors que je m'exécute de bonne grâce... Nous ne ferons que dîner ensemble, et plus de testament... sir Burnett.

— Plus de jeu non plus, dit Olivier serrant furtivement sous la table la main de sa sœur.

Eugénie FOA.



Arnauld de Vresse, r. de Rivoli, 55.

Imp. Roche, Paris.

Elle portait dans son tablier de l'herbe pour ses lapins.

(La petite Claudine)



LA PRÉDICTION



Tandis que tous, tant que nous sommes, c'est à peine si nous pouvons voir ce qui se passe sous nos yeux, s'imaginer qu'un homme, une créature comme nous, puisse prédire d'une manière certaine ce qui arrivera demain, dans huit jours, dans un siècle; n'est-ce pas une absurdité, une folie? mieux que cela, une impiété : car la prescience est une des prérogatives de la divinité; il n'y a que Dieu seul qui puisse lire dans l'avenir. Si donc il se trouve encore des gens qui se prétendent doués de la faculté de pouvoir deviner à votre vue les événements qui signaleront votre existence, répondez-leur en toute

8

confiance : Vous mentez. Ne croyez pas à leurs paroles, paroles qui du reste ne précisent jamais rien; paroles vagues, à double sens, à triple entente, et qui s'accommodent parfaitement à une infinité de faits, et c'est en cela que consiste leurs prétendue science. Il est bien rare en effet que dans le courant de la vie d'un homme, un de ces faits au moins ne se produise pas. Or, qu'arrive-t-il? les esprits faibles, les ignorants, oublient tout le faux au millieu duquel il était enseveli; leur imagination se frappe, ils crient au miracle. Il n'y a pourtant là rien que de très-ordinaire; le hasard seul a tout le mérite de la rencontre. Pour qu'on pût admettre en effet qu'il existe réellement un art de deviner et prédire l'avenir, ne faudrait-il pas qu'il donnât toujours des résultats infaillibles? C'est le contraire qui arrive; contre une prédiction sanctionnée par le fait, il y en a mille qui font faux bond. Si donc l'histoire consigne quelques prédictions réalisées, gardons-nous de leur attribuer un caractère surnaturel; prenons-les pour ce quelles sont, pour de véritables jeux du hasard. C'est de l'une de ces singulières coïncidences que nous allons nous entretenir.

Transportons-nous à la Martinique, sur le bord de la rivière des Trois-Ilets. C'est là, dans une riante habitation non loin du rivage de la mer, que se sont passées les premières années de l'impératrice Joséphine, de la première femme du grand empereur Napoléon; ce ne sera donc pas Joséphine, grande et noble dame, impératrice et reine, accordant les grâces ou les faveurs, assise à côté d'un héros sur un trône le plus élevé du monde, qui va paraître en scène; non, ce sera tout simplement mademoiselle Joséphine-Marie-Rose Tascher de la Pagerie, la jeune et belle créole aimant à causer et rire, à courir joyeuse et folâtre par la campagne, gravissant par des sentiers escarpés et tortueux les montagnes pierreuses de la Martinique;

ou bien encore, errant le long des jolis et clairs ruisseaux sous les frais ombrages, et se faisant, par un beau soir d'automne, tirer la bonne aventure. C'est une histoire étrange que Joséphine, qui au reste était très-superstitieuse, se plaisait souvent à raconter. Nous lui conservons le caractère de merveilleux qu'elle lui attribuait.

Toute petite encore, Joséphine s'était liée d'une étroite amitié avec une jeune créole dont les parents possédaient une habitation voisine de la sienne; c'étaient plus que deux amies, c'étaient deux sœurs; jamais on ne les voyait l'une sans l'autre; peines, joies, chagrins, plaisirs, tout entre elles était commun. Il semblait que Joséphine n'aurait pu vivre sans Amélie, qu'Amélie fût morte si Joséphine avait cesser d'exister. Le plus grand bonheur des deux petites filles était la promenade. Chaque jour, armées d'un vaste parapluie qui les garantissait des atteintes d'un soleil trop ardent, elles allaient folâtrer dans la plaine, tresser des guirlandes de fleurs à l'ombre des grands arbres, et s'en revenaient joyeuses, une couronne de feuillage sur la tête, en fredonnant de gais refrains. Mais c'était surtout à l'heure où le soleil disparaissait derrière les hautes montagnes, qu'elles se livraient avec le plus d'ardeur à leurs ébats. Elles se dirigeaient alors vers le lieu où, respirant des longues fatigues de la journée, la population esclave de la Martinique se rassemblait et formait la danse du soir; la danse du soir, qui pour elle a tant de charmes, que quand vous voyez ces réunions d'hommes et de femmes noirs s'agiter en cadence aux sons monotones et retentissants du tamtam, vous pouvez dire qu'ils ont perdu le souvenir de leurs maux et de leurs liberté. C'est chose alors vraiment curieuse à voir que tout ces groupes bruyants et animés, dont la longue chaîne étreint tout l'espace jusqu'à la mer souvent hérissée de mâts portant pavillons et

banderolles, et à travers lesquels se joue la lumière douce et argentée de l'astre des nuits. Un soir que, mêlées à cette foule ébahie, Joséphine et Amélie se laissaient aller avec la grâce naïve et pure de l'enfance à la joyeuseté du spectacle, la fête fut soudain interrompue. Tout à coup, au retentissement des voix, à l'éclat des rires, aux cris confus, au piétinement des danseurs, a succédé le plus profond silence; tout se tait, tout s'arrête. Et puis un seul cri s'élève : L'Oby! (la sorcière). Et autour d'une petite vieille qui s'avance en branlant sa tête ridée, tout ce qui se trouve là, tout ce qui s'est éparpillé dans la campagne accourt et se presse avec crainte, car les nègres sont superstitieux; tous à l'envi interrogent la vieille pour qu'elle leur découvre les arrêts du destin et leur prédise ce qui devra leur arriver d'heureux ou de malheureux.

—Eh bien! qu'y a-t-il donc? s'était écriée Amélie surprise au dernier point de la cessation des danses, et du silence qui s'était ainsi établi d'une manière aussi prompte qu'extraordinaire. Un nègre a-t-il commis quelque faute, et est-on venu le saisir au milieu de ses camarades pour lui faire subir le châtiment?

— Je ne crois pas, lui dit Joséphine; mais courons du côté de ce groupe, nous le saurons bientôt : et si c'est en effet un esclave qu'on fustige, il faudra lui obtenir sa grâce.

— Ce n'est pas si facile que tu le penses, reprit Amélie, car, vois-tu, j'ai vingt fois imploré mon oncle pour les malheureux qu'il avait condamnés à la peine du fouet, et toujours ou presque toujours il m'a refusée.

—C'est que ton oncle est un méchant, répartit Joséphine, car moi je n'ai jamais manqué d'obtenir la grâce que je sollicitais lorsqu'un nègre de notre habitation avait encouru quelque peine. Quand je vois le commandeur armé de son fouet, prêt à frapper sur les épaules nues du pauvre esclave, je cours me

jeter dans ses bras, je prie, je pleure, je chante; enfin, je m'arrange si bien que je parviens à faire tomber les liens qui attachent l'infortuné coupable au poteau, et la terrible verge des mains de l'exécuteur de la sentence. En retour, les nègres m'aiment, me caressent, me choient et m'obéissent, à moi, beaucoup mieux, j'en suis sûre, que les esclaves de ton oncle ne lui obéissent, à lui.

En ce moment, le cri de : La sorcière! se fit de nouveau entendre et révéla ainsi aux deux jeunes filles la cause de la cessation des jeux. Bientôt elles aperçurent la petite vieille. D'abord simples spectatrices, elles se contentent de jeter sur la devineresse un insouciant regard d'un air tant soit peu moqueur; mais bientôt leur curiosité est piquée, elles aussi veulent se faire dire la bonne aventure.

—Place à Joséphine et à sa petite amie! place! Et soudain, pour laisser passer les deux jeunes créoles qu'ils adorent (elles sont si bonnes!) et qui, elles aussi, veulent lire dans l'avenir, les nègres ouvrent leurs rangs. Les voilà en face de la sorcière.

—Voici ma main, dit Amélie.

La vieille femme l'examine quelque temps et lui dit ensuite :

—Vous serez toujours heureuse et tranquille dans notre île; vous ne la quitterez pas. Cependant, un grand malheur vous menace; dans quelque temps, vous serez séparée d'une amie qui s'en ira là-bas, là-bas, de l'autre côté de la mer.

—Je n'en connais qu'une dont l'absence serait en effet pour moi un grand malheur, dit en riant Amélie; mais, à cet égard, je suis rassurée, car nous nous sommes juré vingt fois de ne jamais nous quitter. Mais, tenez, la voici.

Elle lui désigna Joséphine.

— A mon tour! s'écria cette dernière; et elle se plaça en face de la sorcière.

Mais d'où vient qu'à sa vue celle-ci se trouble? Pourquoi cet égarement, ces traits heurtés et violemment émus? D'où vient cette espèce de tremblement convulsif qui l'agite? Dieu, pour cette fois, a-t-il voulu que cet art de duperie et de mensonge devînt une science de vérité? Quand la société violemment agitée allait passer par les terribles épreuves de 93, voulait-il désigner d'avance celle dont il avait fait choix pour essuyer les pleurs de la France? Je l'ignore, mais on serait tenté de le croire.

Cependant la sorcière veut se retirer; mais la curiosité de Joséphine augmente en proportion des obstacles qu'elle rencontre. Elle engage, elle presse, elle s'efforce de piquer l'amour-propre de la vieille sybille en la plaisantant sur le silence qu'elle s'obstine à garder, et qu'elle, Joséphine, attribue à son ignorance dans l'art de prédire l'avenir. Pendant tout ce temps, immobile et comme plongée dans une profonde contemplation, la vieille femme fixe Joséphine avec une attention dont rien ne peut la distraire, lorsque tout à coup et comme cédant aux sollicitations de la jeune fille :

— Oh! s'écria-t-elle d'une voix sourde et fiévreuse, quel mélange se rencontre en vous de prospérités et de malheurs! Ne m'en demandez pas davantage, j'en ai déjà trop dit!

— Trop dit? reprit Joséphine en éclatant de rire; on ne le penserait pas, au vague de tes paroles. Bonne femme, tu sais fort bien t'y prendre pour ne pas compromettre ta science; mais parle plus clairement si tu veux qu'on ajoute quelque foi à tes prédictions.

— Eh bien! oui, vous saurez tout, tout, répond la vieille; mais rappelez-vous que c'est vous qui m'y contraignez. Jeune

fille, écoute : « Tu auras à traverser un fleuve immense, un « fleuve qui dans ses flots roulera des cadavres et du sang, et « puis un jour tu seras reine de France et tu mourras dans « une émeute. »

A ces mots, la vieille femme fend la foule ébahie, disparaît et laisse Joséphine tout émerveillée de sa future grandeur, rêvant d'honneurs et de trônes, et tournant déjà ses ambitieuses pensées vers les pompes du diadème, mais ne songeant point aux revers. Déjà sur ces épaules de jeune fille elle sent peser la pourpre impériale. Reine de France! c'est qu'aussi ce nom flatte agréablement l'oreille et le cœur. Et pourtant qu'elle eût été plus heureuse si jamais elle n'avait été entourée des pompes de la cour impériale! Sous un ciel pur, au sein des plaisirs tranquilles, comme Amélie, qui en effet n'éprouva pas de plus grand malheur que le jour où Joséphine, c'était en 1776, quitta la Martinique pour aller, sous la conduite d'une vieille tante, comme la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, poursuivre dans la métropole de vagues espérances de fortune et d'héritage, elle aurait coulé des jours dont rien n'aurait troublé la paix; vivant sans désirs, elle fût morte sans regrets.

Pauvre Joséphine! qui vit s'écrouler un jour tout l'édifice de son bonheur et s'éparpiller au vent de l'infortune toutes les joies, toutes les illusions de son âme, toute sa félicité!...

Arrêtons-nous ici, car c'est là que se termine le récit qui m'a été fait de cette aventure. Toutefois, en consultant l'histoire, nous verrons comment le hasard fit que la singulière prédiction faite par la vieille femme à Joséphine parut s'accomplir dans toutes ses parties; comment en effet elle eut à traverser un fleuve immense, un fleuve qui dans ses flots roulait, avec de l'or, du sang et des cadavres, le grand fleuve de la révolution française; comment, épouse et veuve de M. de

Beauharnais, elle épousa ensuite le général Bonaparte, qui devint premier consul, puis empereur et roi, et enfin prisonnier des Anglais; comment elle mourut en effet dans une émeute, mais dans une immense, une terrible émeute, celle de tous les peuples ligués contre un seul peuple, celle de tous les rois déchaînés contre un seul roi, celle, en un mot, de l'Europe entière contre la France, celle où comme à Pavie : Tout fut perdu fors l'honneur.

Ortaire FOURNIER.



NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE

I.

LA PRIÈRE.



Maintenant que ton petit visage est lavé, ma Clotilde chérie, tes petits pieds et tes petites mains aussi, faisons notre prière, disait, un matin du mois de mai 1840, une toute jeune femme d'Orléans, assise auprès d'un joli lit d'enfant et tenant sur ses genoux une petite fille de deux ans environ.

On voyait près de la jeune mère, sur un tabouret, tout ce qui témoignait la toilette de propreté que l'enfant avait subie avec cette docilité charmante qui prouve l'habitude qu'elle en avait.

— Toujours prier! dit Clotilde sur le gracieux visage de laquelle une expression boudeuse passa; toujours prier.

— On ne saurait trop s'acquitter de ce devoir, mon enfant, répondit la jeune mère... Commençons, Clotilde, joignons les mains... et dis comme moi : Notre-Dame-de-la-Garde...

— Notre-Dame... répéta la petite fille; et elle allait sans doute continuer, mais par malheur la porte de la chambre s'ouvrit, et une jeune bonne parut; elle tenait à la main une soucoupe sur laquelle était posée une petite soupière couverte :
— Voilà ma soupe! s'écria Clotilde décroisant ses mains pour les étendre vers sa bonne.

— D'abord la prière, c'est le plus pressé; nous déjeunerons après, dit madame de Foucault, essayant de donner à ses traits, d'une douceur pleine de distinction, un aspect sévère.

— Le plus pressé, c'est le déjeuner; j'ai faim! répliqua l'enfant avec humeur.

— Voyons, écoute-m i, Clotilde, lui dit sa mère; quand on te donne un bonbon, que fais-tu le premier, le manger, ou dire merci à la personne qui te le donne?

— Dire merci, répondit l'enfant.

— Donc, puisque c'est le bon Dieu qui t'envoie ta soupe, il faut le remercier avant de la manger...

A demi soumise par cette espèce de logique, mais cependant plus encore par obéissance que par conviction, Clotilde rejoignit ses mains, mais les yeux tournés du côté de sa bonne qui se tenait debout, la soupière à la main; elle se mit à répéter après sa mère...

— Notre-Dame-de-la-Garde, priez, s'il vous plaît... Notre-Seigneur Jésus-Christ... pour moi... Ne mange pas ma soupe, Mélanie, dit Clotilde en s'interrompant à un mouvement qu'avait fait sa bonne en découvrant la soupière.

— Sois tranquille, lui dit sa bonne, c'est pour qu'elle refroidisse....

— Voyons-la! reprit Clotilde.

— Quand tu auras fini ta prière, tu la verras et tu la mangeras, lui dit sa mère. Allons, achève... Afin que...

— Afin que... dit Clotilde résignée... toutes mes pensées... paroles et actions de ce jour et de toute ma vie... lui soient agréables.

— Bien! mon bel ange, lui dit sa mère... tu es gentille, je t'aime... va maintenant manger ta soupe; va, sois bien sage, et, si tu as du chagrin, prie Notre-Dame-de-la-Garde; quand tu désireras quelque chose, prie Notre-Dame-de-la-Garde, ça te portera bonheur. Quand tu seras grande, je te raconterai pourquoi j'ai foi en cette sainte... Va.

— Oui, maman, dit Clotilde; et, passant des genoux de sa mère à ceux de sa bonne, elle voulut manger sa soupe; mais, la sentant trop chaude, elle s'écria :

— Notre-Dame-de-la-Garde, fais que ma soupe refroidisse vite. Et comme, dans l'intervalle qu'elle disait cela, sa bonne avait versé la soupe dans la soucoupe, ce qui l'avait refroidie, l'enfant ajouta surprise : — Tiens, Notre-Dame-de-la-Garde m'a entendue!

II.

LE VOLEUR D'ENFANT.

— Oh! n'allons pas du côté des grands arbres, ma bonne, j'ai peur! disait le soir de ce même jour Clotilde à la jeune fille qui lui servait de bonne, et qui, pour un prétexte qu'elle ne dit pas, voulait entraîner l'enfant sur la route de Paris, à peu de distance de laquelle était située l'habitation de madame de Foucault.

— Peur de quoi? lui demanda sa bonne continuant sa route.

— De me perdre, dit l'enfant, et ça ferait pleurer maman.

— Est-ce que je ne suis pas avec toi, peureuse? Voyons, marche donc... je sais mon chemin, va, sois tranquille.

— Mais c'est un bois ici, répliqua Clotilde.

— Eh bien! après? ajouta Mélanie.

— Et voilà la nuit! dit encore Clotilde.

— Eh bien! après? disait toujours la bonne.

— Eh bien! après, répliqua Clolilde impatientée, la nuit, dans les bois, il y a des loups.

— Eh bien ! après? ajouta encore Mélanie, sans prêter, il faut que nous l'avouions, beaucoup d'attention aux paroles de la petite fille confiée à sa garde.

— Et les loups aiment beaucoup les enfants!... dit Clotilde d'un ton pleureur.

— Où est le mal? dit Mélanie.

— C'est qu'ils les mangent, acheva Clotilde...

— Jadis peut-être; mais aujourd'hui les loups ne mangent plus les enfants...

— Oh ! Notre-Dame-de-la-Garde, j'en entends un... dit la petite se serrant contre sa bonne, qui s'arrêta effrayée, elle aussi, car il lui sembla entendre des pas d'homme.

Le fait est que Mélanie aimait beaucoup la crème ; qu'elle avait une sœur mariée qui en vendait, et qui demeurait de l'autre côté du chemin, et que lorsque Mélanie pouvait s'échapper à l'entrée de la nuit, elle courait chercher de la crème chez sa sœur, ne craignant pas le retour, parce que son beau-frère la ramenait ordinairement... Mais, ce jour-là, attardée par sa maîtresse qui allait en soirée dans le voisinage, elle ne put s'échapper qu'à la nuit close ; elle emmena Clotilde pour ne pas faire remarquer son absence.

Mélanie arrêtée, autant pour calmer la frayeur de Clotilde que pour écouter le bruit des pas qui avançaient effectivement, ne tarda pas à remarquer, malgré la nuit qui était très-noire, la forme de plusieurs personnes qui venaient droit à elle... La pauvre fille n'osait bouger et maudissait dans son cœur cette fantaisie qui l'avait prise d'aller manger de la crème, lorsque tout à coup elle sentit qu'on lui jetait un manteau sur la tête ; puis, avant qu'elle eût eu le temps de pousser un cri, son enfant lui fut arrachée violemment, et elle, étouffée sous le poids de l'épais vêtement qui lui comprimait le visage à lui ôter presque la respiration, elle fut traînée vers un arbre, où, un moment après, elle comprit, à la douleur que lui fit éprouver une corde passée autour de son corps et de ses bras, qu'on l'y attachait.

Demi-morte de peur, elle entendit cependant les hommes s'éloigner, et avec eux se perdre dans l'espace les cris de Clotilde, qui, dans sa détresse, se rappelant les paroles de sa mère, ne cessait de répéter : — Notre-Dame-de-la-Garde !

III.

L'ARTICLE DU JOURNAL.

Madame de Foucault, mariée depuis trois ans, était veuve depuis un an, avec un seul enfant, qui était toute sa consolation, et pour le bonheur duquel elle avait promis à son mari mourant de ne jamais se remarier.

Or, il pouvait être minuit lorsqu'elle revint chez elle; comme elle allait sonner à la grille de son château, elle s'aperçut que la grille était ouverte, et aussitôt elle remarqua dans la cour tous les domestiques rassemblés et dans une grande agitation.

— Qu'est-ce donc? qu'est-il arrivé? demanda-t-elle le cœur serré, car par un instinct tout maternel elle pressentit un malheur.

On lui raconta qu'il y avait environ une heure, ne voyant par revenir Mélanie, qui était sortie avec la petite, et sachant que lorsqu'elle sortait à cette heure elle allait chez sa sœur, on était allé à sa rencontre; que, vers la lisière du chemin, des gémissements les avaient attirés vers un arbre où ils avaient vu Mélanie enveloppée d'un vieux morceau de drap qui lui cachait le visage, et attachée à un arbre...

— Et ma fille! ma fille! cria madame de Foucault.

Le silence de tous ceux qui l'entouraient lui apprit qu'on ne savait ce qu'elle était devenue... Mélanie, interrogée, ne put donner aucuns détails. Sans les ordres à donner pour chercher son enfant, certes madame de Foucault serait morte sur-le-champ; mais, soutenue par cet espoir que Dieu, dans sa prévoyance céleste, met toujours au cœur des malheureux, la

pauvre mère trouva des forces contre ce malheur. Les autorités d'Orléans averties, on sut seulement que, cette même nuit de la disparition de Clotilde, trois malfaiteurs avaient été arrêtés; mais il n'y avait pas d'enfant avec eux.

Depuis quinze jours les choses étaient toujours dans le même état, lorsqu'un matin, Mélanie, qui n'avait pas encore osé reparaître aux yeux de sa maîtresse, se précipita en courant dans sa chambre; elle tenait un journal ouvert.

— Lisez, Madame, lisez, dit-elle.

Et elle tomba à genoux comme suffoquée, et partagée entre la crainte et l'espoir.

Madame de Foucault, qui avait tressailli à la vue de cette jeune fille, cause de son malheur, fit taire le sentiment amer qu'elle élevait dans son âme, prit le journal et lut :

« LYON. — Monsieur le duc et madame la duchesse de San-
« tillana sont arrivés hier au soir dans notre ville, où ils comp-
« tent séjourner quelque temps; ils viennent de Paris. Au mo-
« ment où l'on débarrassait la voiture, les domestiques furent
« attirés par les cris d'un enfant qu'après de longues recher-
« ches on trouva dans le panier de la levrette de madame la
« duchesse, lequel panier était suspendu sous la caisse de la
« voiture. Cette aventure est d'autant plus étonnante que le
« duc et son épouse ne se sont pas arrêtés en route, si ce n'est
« pour changer de chevaux, et que rien dans leur voyage ne
« les a avertis de la présence d'un enfant dans leur voiture...

« C'est une petite fille de deux ans, qui ne cesse de pleurer
« et d'appeler Notre-Dame-de-la-Garde!... »

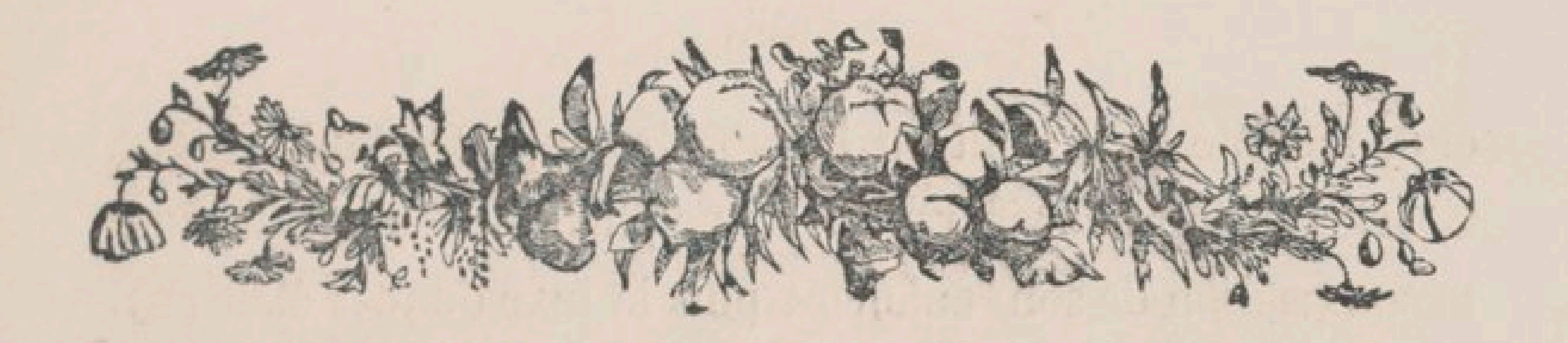
— Ma fille! ma fille! vite des chevaux de poste, ma voiture! cria madame de Foucault hors d'elle; c'est ma fille! oh! mon

Dieu! oh! Notre-Sainte-Dame-de-la-Garde, je te remercie une seconde fois!

Effectivement, grâce à l'obéissance de Clotilde, à qui sa mère avait recommandé cette prière dans ses chagrins, non-seulement madame de Foucault retrouva sa fille, mais elle n'eut pas même un doute sur son identité après avoir lu l'article du journal.

EUGÉNIE FOA.

P. S. Si vous voulez lire l'histoire qui suit, intitulée *les Blonds Cheveux,* vous saurez, mes aimables lecteurs, pourquoi madame de Foucault avait foi dans l'intercession de Notre-Dame-de-la-Garde.



L'ÉPREUVE



Charles de Cernay, fils de l'un des plus honorables négociants de Paris, et Jacques Duval, fils d'un riche fermier de la Beauce, venaient de se faire leurs adieux, et, tandis que l'un retournait paisiblement à sa charrue, l'autre montait dans l'élégante voiture qui devait le ramener chez son père. L'organisation délicate de Charles avait obligé M. de Cernay à le laisser à la campagne jusqu'à l'âge de douze ans, et c'est seulement quand la vie libre et l'air pur des champs lui eurent rendu des forces

et de la santé qu'il avait pu le rappeler auprès de lui. D'abord Charles éprouva de vifs regrets de ne plus voir son ami Jacques, le compagnon de son enfance; puis le luxe dont il était environné, les splendeurs de Paris, les nombreuses réunions auxquelles il assistait chez son père effacèrent ses premiers souvenirs, modifièrent les heureuses dispositions de son cœur : et non-seulement il oubliait les joies autrefois si vives de la ferme, les fêtes de la moisson, les chants et les rondes de la vendange et les courses lointaines avec le brave Jacques; mais il éprouvait comme une sorte de honte quand, dans le magnifique salon paternel, au milieu d'une brillante société, il se souvenait qu'il avait pu considérer le fils ignorant d'un fermier comme son ami. Les mauvais sentiments, cet orgueil hautain, qu'il avait renfermés longtemps en lui-même, se manifestèrent de jour en jour davantage et éclatèrent pleinement enfin lors d'une visite que lui fit Jacques. L'honnête fermier avait absolument voulu revoir son camarade Charles, que ni l'absence ni la distance n'avaient chassé de sa mémoire. Il fit tant et si bien que son père se décida à l'amener à Paris. Tous deux vêtus de l'habit de drap aux larges basques, portant dans une corbeille les plus beaux fruits de leur jardin, ils arrivèrent chez M. de Cernay au moment même où Charles et deux de ses amis les plus élégants allaient monter à cheval pour une promenade. A la vue de Jacques, Charles se sentit humilié; et, affectant de causer avec ses compagnons, il essaya de traverser le salon sans regarder l'ami de sa jeunesse. Mais Jacques, qui ne voulait pas même douter de l'affection de ce jeune homme dont il avait défendu l'enfance, protégé la faiblesse en toute circonstance, s'avance vers lui en s'écriant :

— Hé bien! Charles, tu ne me reconnais pas? Jacques, ton frère de lait! Et en même temps il lui présentait les fruits.

Charles ne pouvait éviter la rencontre; d'un air distrait il considéra Jacques, murmurant avec embarras :

— Jacques! en effet, je me rappelle ce nom; c'est bien, mon ami, je vous remercie. Et en disant avec une froideur insultante ces quelques mots, dédaignant de prendre la main que lui présentait amicalement le fils du fermier, il s'échappa comme un coupable, la rougeur sur le front, le remords dans l'âme. Un instant il hésita, il voulait revenir serrer la main de son ancien compagnon; mais ses deux amis le considéraient avec un sourire railleur, il n'eut pas le courage de réparer sa faute, la vanité l'emporta.

M. de Cernay avait été témoin de cette scène; il comprit la nécessité de corriger dans Charles cet orgueil déplacé et de réprimer, par une épreuve décisive, un défaut qui déparait ses excellentes qualités. Il reçut les deux honnêtes paysans avec une rare bienveillance; il communiqua ses projets au père Duval, et, le soir même, Charles, appelé dans le cabinet de son père, s'y présentait avec émotion :

— Charles, mon ami, lui dit celui-ci, jusqu'ici je n'ai rien refusé à tes désirs, j'ai cherché à te prouver ma tendresse autant que je le pouvais.

— O mon père! je vous en remercie; et ma reconnaissance n'est pas au-dessous de vos bontés.

— Je n'en doute pas, mon enfant, mais à cette heure il faut renoncer à ces joies que je te prodiguais avec tant de bonheur.

— Que voulez-vous dire, mon père?

— Je suis ruiné, Charles, ruiné sans ressources par un de ces coups inattendus, hélas! trop habituels dans le commerce; et à cette heure tous ceux qui s'empressaient à nos fêtes, à nos soirées, abandonnent ton malheureux père.

— Oh! du moins, mon père, riche ou pauvre, la tendresse

de votre fils vous restera, dit Charles avec une vive effusion en se précipitant dans les bras de son père. Dans cet instant, le cœur de Charles se montrait dans toute la bonté de son naturel; cet événement, qui troublait tout d'un coup sa vie insouciante et légère, avait déjà modifié ses idées et réveillé tous les louables sentiments qu'avaient étouffés les conseils d'une folle vanité. Mais M. de Cernay avait résolu de pousser l'épreuve jusqu'au bout. — Maintenant, Charles, ajouta-t-il, il faut courageusement supporter notre malheur et travailler tous deux; moi comme si j'avais vingt ans, et toi comme un homme. Après avoir longuement réfléchi, j'ai jugé qu'il fallait que tu retournasses à la ferme où tu as passé ta jeunesse; tu trouveras là de véritables amis. C'est pour apprendre mes projets que Jacques et son père sont venus hier à Paris. Ils consentent à te recevoir. Cette séparation est pénible, mon fils, mais elle est nécessaire.

Le lendemain, au point du jour, Charles montait en diligence et partait pour la ferme. Ce n'est pas sans inquiétude qu'il en approchait. Au nom de Jacques prononcé par son père, il s'était rappelé tous ses torts; il avait voulu tout avouer, mais un dernier mouvement de vanité l'avait retenu.

Quand il arriva, personne ne vint au-devant de lui, chacun était déjà parti pour les travaux de la journée. Il fut reçu froidement par le père Duval, qui lui dit sans aucune démonstration amicale :

— Ah! c'est vous, monsieur Charles. Allons, habit bas; ôtez-moi cette chemise fine, ces bottes vernies : voilà notre costume ici.

Et il lui montrait un grossier pantalon, une chemise de toile, de gros souliers ferrés. Charles hésita un instant quand il lui fallut échanger son élégant costume contre ces humbles

vêtements; mais, se souvenant de sa situation, il s'en revêtit, non sans pousser un profond soupir.

A partir de ce jour, Charles prit rang parmi les travailleurs du père Duval. Le jeune dandy dut renoncer aux délicatesses, aux plaisirs de Paris, pour remplir avec activité les pénibles devoirs de sa modeste condition. Plus de parties joyeuses, plus de splendides soirées, plus de toilettes recherchées; au lieu de cela, il fallut se résigner aux mœurs et aux rudes travaux des autres garçons de ferme. A cinq heures du matin, tout le monde était déjà à la besogne; les uns au labourage, les autres aux soins intérieurs : chacun avait sa tâche et on en devait bon compte au fermier, qui gourmandait vivement la paresse et l'oisiveté. Charles eut d'abord beaucoup de peine à prendre ces nouvelles habitudes; à chaque moment il lui fallait réclamer les avis et l'aide de ceux qu'il aurait naguère singulièrement dédaignés : mais, après tout, il était courageux et intelligent; aussi finit-il par prendre son parti, et il commença au bout de quelques jours à rendre de véritables services. Bientôt il sut, comme les autres, diriger habilement un nombreux attelage dans les plus difficiles chemins, tracer un sillon et conduire une charrue. Quoiqu'il ressentit encore quelques retours d'orgueil, il eut le bon esprit de surmonter ces mauvaises impressions; et le soir, à la veillée, il prenait part sans façon aux délassements un peu bruyants de ceux qui l'entouraient. Le dimanche il dansait volontiers au son criard du violon du village, et s'était acquis la réputation du plus infatigable et du meilleur danseur de la ronde sans qu'il en fût trop fier. Aussi chacun l'aimait sincèrement, et partout on lui témoignait une franche affection. Le père Duval seul conservait son visage sévère et son ton ferme et réservé.

Durant deux mois Charles fut soumis sans ménagement à

toutes les dures exigences de sa nouvelle position, passant ses journées aux champs ou à la grange, garnissant de foin les râteliers, renouvelant l'eau des auges, balayant les écuries comme les autres garçons de ferme. Pendant ce temps à peine vit-il Jacques, qui, tout en paraissant l'éviter, l'encourageait de regards bienveillants et cherchait dans l'occasion à lui faciliter sa tâche. Enfin, vers le milieu du deuxième mois, ils se trouvèrent un instant seuls ensemble, et Jacques dit précipitamment à son ancien camarade :

— Charles, je vous aime toujours; prenez courage. Le fils de M. de Cernay allait répliquer, quand le père Duval parut et, jetant un regard interrogateur à Jacques, lui fit signe de s'éloigner.

Dans les premiers jours du troisième mois de cette difficile épreuve, Charles rentrait à la ferme avec deux vigoureux chevaux de labour qu'il ramenait de l'abreuvoir; il avait déjà sauté du haut de sa monture et bravement saisi un balai pour nettoyer l'écurie, quand Duval, qui se trouvait alors dans la cour de la ferme, dit au jeune homme :

— Charles, vous parliez à André?

André était le garçon qui chaque semaine se rendait à la la halle de Paris pour le compte du fermier.

— Je ne lui disais rien, répliqua Charles troublé.

— Allons donc! voulez-vous me tromper? ne vous ai-je pas vu l'arrêter et causer avec lui? suis-je aveugle?

— Eh bien! il est vrai, je lui ai dit quelques mots, mais cela vous intéresserait peu.

— Oui, c'est-à-dire que cela ne me regarde pas; mais j'ai l'habitude de savoir ce que font mes garçons de ferme, et, quand j'interroge, ils doivent me répondre.

— Eh! monsieur Duval, il me semble que, pourvu que je

fasse exactement ma besogne, on n'a rien de plus à me demander.

— Ah! vraiment, mon jeune maître? ces réponses-là étaient bonnes à Paris; il n'en est pas de même ici, à moins toutefois que vous n'ayez assez du métier.

— Eh bien! après tout, on peut... on peut tout vous dire, continua Charles en terminant avec soumission sa phrase commencée par un vif mouvement de colère. Et il poursuivit en rougissant d'une noble modestie à mesure qu'il parlait :

— Oui, père Duval, j'avais mis de côté quelque argent sur mes gages, et, sachant que mon père n'était pas heureux, je lui ai envoyé mes épargnes, et je demandais à André comment allait ce bon père.

A peine avait-il terminé cet honorable aveu, que Duval le serrait dans ses bras, répétant : — C'est bien, cela, mon enfant, c'est très-bien. Au même moment, Jacques accourait en s'écriant : — Les voilà! mon père, les voilà!

Bientôt après, la voiture de M. de Cernay entrait dans la ferme, et l'heureux père en descendait précipitamment. Il s'avança vers Charles, tenant en main une bourse de cuir contenant la somme réunie par son fils :

— Merci, cher enfant, lui dit-il; j'ai donc retrouvé mon fils tel que je le désirais! je conserverai toujours ta pieuse offrande. Depuis que tu me l'as envoyée, elle a largement profité; voilà ta fortune. Et il lui remit un portefeuille contenant le don considérable qu'il lui destinait.

— Maintenant, tu es digne d'en disposer; monte dans ta chambre, tu y trouveras une toilette convenable, et tu quitteras pour toujours ces vêtements.

Charles avait tout compris.

— Laisser ici ces vêtements! non, mon père, ils ne m'aban-

donneront plus, ce sera un préservatif; et si jamais j'étais pris d'un accès de vanité, si je pouvais de nouveau oublier mes amis (et il serrait avec tendresse la main de Jacques), la vue des habits du garçon de ferme me rappellerait à la raison.

L. MICHELANT.

